

Les Misérables d'ATHÈNES

Histoires pour..... le cinéma

*A mes enfants,
Spyros et Mathilda*

Comme le ciel s'assombrit, les lumières allument progressivement dans tous les coins de la ville. Les voitures roulent dans les rues à un rythme vif.

Aux arrêts, on voit assez de gens qui attendent les autobus patiemment et d'autres qui descendent rapidement les marches du métro pour l'attraper.

A bientôt la majorité de ces gens sera chez lui et se reposera après une dure journée de travail.

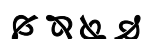
Une famille s'assied sur son canapé et regarde la télé. Les deux petits enfants mangent un toast et s'amuse avec tout ce qu'ils regardent à la télé et les parents les observent en souriant. Le plus petit se lève de sa place et s'assied sur les genoux de sa mère qui l'embrasse tendrement.

Couchée sur son lit, une fille de 15 ans étudie ses devoirs en ayant le casque du walkman dans ses oreilles. Elle chantonne en remuant ses pieds en accord au rythme de la musique qu'elle écoute. Le frère joue à l'ordinateur et en même temps il parle à son mobile.

La mère fait la cuisine. Elle va et vient d'un coin à l'autre avec vitesse. Elle veut préparer vite le dîner à ses enfants.

Un petit enfant joue avec son adorable chien. Ils courent d'une chambre à l'autre. L'un chasse l'autre, le petit enfant hurle gaiement et le chien aboie fort. Un grand bruit a lieu !

Puis, peu à peu, il fait nuit et les lumières de la ville allument d'un bout à l'autre.



Trois petits mendiants, des Albaniens s'asseyent sur la bordure du trottoir

et ils comptent l'argent dont ils ont gagné « de leur salaire ». Ils sont mal habillés, sales et fatigués.

L'un de trois enfants paraît que c'est lui le chef de bande.

Il compte avec grande attention l'argent que toute la bande a gagné.

TAOULANT :

– Mes vieux, nous avons seulement de 18,50 euros aujourd'hui ! Bordel de morde ! Pendant toute la journée nous avons seulement gagné cet argent de cul, on va nous engueuler !

HARBIN :

– Ohnous ne mangerons pas bien aujourd'hui. Va donc, divise la somme en parts, et donne nous les nôtres pour que nous partions.

Il complète et il tend sa main sale au » chef ».

Taoulant partage l'argent. Dritan le prend et il l'observe bien. Il croit que ce n'est pas juste. Il le compte très tard car il ne connaît pas encore la monnaie.

DRITAN :

– Pour quelle raison tu m'as donné moins d'argent que les autres ? C'est seulement quatre euros.

TAOULANT :

– Toi, tu es nouveau dans le métier, tu apprends. Pour cette raison tu en prends moins ! Ce n'est pas assez pour toi que tu sois dans notre bande, mon petit garçon ? Eh !... cela ne te plaît pas ? Je te demande et je veux une réponse !

Il hausse la voix et ses paroles sont de véritables gifles à l'estomac de Dritan qui est vide il y a quelques jours. Dritan ne réagit pas, il accepte en restant silencieux. Il met d'abord l'argent à un porte monnaie misérable et ensuite il met le porte monnaie à sa poche.

« Peu importe, c'est bien » il rassure lui-même.

Taoulant, le chef de la bande, sort de sa poche une cigarette emboutie, il l'allume et il en tire une bouffée en sortant tapageusement la fumée. Ensuite il donne la cigarette à Arbin pour qu'il fume lui aussi. Il en tire l'une bouffée après l'autre mais il ne la donne pas à son « camarade ».

TAOULANT :

– Eh! Tire doucement ! J'en ai une ! Je n'ai pas d'autre, n'en tire plus !

ARBIN :

– Quelle est la marque de la cigarette ?

TAOULANT :

– Qui sache ? Moi, le l'ai trouvée par terre. Toi, idiot, tu n'aimes pas ?

DRITAN :

(à voix basse et effrayée)

– La marque est écrite sur le paquet.

ARBIN :

– Regarde-moi, idiot, il me paraît que toi, tu crois que nous ne connaissons rien et tu nous fais l'intelligent. Alors, petit, je connais plus de choses que toi !

Compris ? Allons donc maintenant j'ai sommeil.

..... Et il le tire par la manche.....

DRITAN :

– Nous allons encore marcher ? Je suis fatigué.

TAOULANT :

– Qu'est-ce que tu veux ? Tu veux que ton chauffeur vienne t'emmener chez toi ? Tu es venu ici en ayant l'air gâté ! Le chef lui coupe la parole avec fermeté.

ARBIN :

– Je trouve bien ce qu'il dit, espèce d'idiot. Allons prendre l'autobus aujourd'hui. Nous ne le prenons presque jamais.

TAOULANT :

– Nous reviendrons à pied.

ARBIN :

– C'est toi que tu ordonnes toujours ici. Qui es-tu ?

Il le dit maintenant avec un air dominateur sans admettre de réplique.

TAOULANT :

– C'est moi que je t'ai offert du travail et tu dois obéir. Je suis le chef de la bande et je te conseille de ne pas jouer au dur.

ARBIN :

– Non, nous reviendrons en autobus.

TAOULANT :

– Nous reviendrons à pied. Je ne le répète pas.

A ce moment là, Arbin se met en colère et lui donne une forte poussée. Taoulant, énervé, le saisit à la blouse et il le menace.

TAOULANT :

(En hurlant)

– Si tu me pousses encore une fois, tu auras faim mon petit !

ARBIN :

– Qu'est-ce que tu dis, mon vieux ? Tu crois que j'aurai faim ? Je peux aller dans une autre région de rencontre des bandits et gagner plus d'argent.

TAOULANT :

– Va idiot, tu crois que les autres bandits qui seront là t'offriront du travail sans problème ?

ARBIN :

(Il insiste)

– Je suis le meilleur à ce « travail ». Ils me prendront avec eux.

TAOULANT :

– Va te faire cuire un œuf ! Avance maintenant !

Lui, il le pousse pour marcher.

ARBIN :

– Tu ne me diras toi, ce que je vais faire. Je ferai ce que j'aime.

Il se tire en arrière et il est prêt de se disputer, en serrant inconsciemment ses poings. Taoulant le gifle. Arbin commence à pleurer, il fonce sur Taoulant et il se met à lui donner des coups de pied. Ils en viennent aux mains. Taoulant le fait tomber par terre et lui donne lui aussi des coups de pied. Un instant Dritan perd les pedales.

DRITAN :

(stupéfait, effrayé)

– Arrêtez.....arrêtez....

Ils ne l'écoutent pas. Ils continuent la dispute. Dritan entre au milieu d'eux.

DRITAN :

– Arrêtez mes vieux ! Arrêtez.... ! Si nous nous disputons nous ne ferons pas d'affaires. Nous devons être de bons amis.

Il saisit Taoulant avec force et l'éloigne d' Arbin. Il l' attrape par son pull-over et il le retient pour ne pas attaquer à coups de pongs.

TAOULANT :

– Laisse-moi, mon pote, ne me tire pas, Taoulant réagit en déclarant hautement la blessure de son amour propre et de sa fierté.

DRITAN :

– Laisse-le tranquille, il ne recommencera pas.

Taoulant recule devant la colère d'Arbin, ravale sa colère mais il s'explique.

TAOULANT :

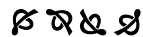
– Mes potes, vous devez m'écouter, vous êtes plus jeunes et plus nouveaux dans le métier que moi.

Lui, il a déjà perdu la bataille du « dur » et il lutte de sauver son «titre».

DRITAN :

– Ok, Ok, patron ! Allons-y, les gars maintenant, car j'ai faim. Du diable, si les autres enfants ont pensé à nous laisser quelque chose à manger, nous sommes en retard.

Arbin, fourché se lève du dessous. Il jette des regards cruels à Taoulant. Ils reviennent.



Dans les rues animées, il y a encore beaucoup de circulation. Ils arrivent à une région près de leur quartier. Comme ils marchent fourchés dans une rue tranquille, Dritan s'arrête un instant devant une fenêtre et il tend l'oreille. Des rires et des voix s'entendent. Par curiosité il s'approche plus et il colle son visage à la fenêtre. Il essaie de voir dedans. Taoulant le tire par la blouse pour qu'il puisse détacher ses yeux.

TAOULANT :

– Eh ! Toi, qu'est-ce que tu regardes de la sorte ? Pars par là, c'est un bordel. Dritan commence à rire bruyamment. Il refuse d'éloigner son visage par la fenêtre. Il essaie de voir dedans à travers le rideau. A la porte, Marie se montre, la prostituée, visiblement dérangée à cause du bruit. Elle est intensément maquillée et habillée à une façon provocante. Elle met la main à sa taille.

MARIE :

– Qu'est-ce que vous faites là, mes poulettes ? Vous voulez entrer, vous aussi, dedans ?

Elle essaie de les effrayer en ayant une voix perçante et en même temps pleine d'affectation.

TAOULANT :

-Eh ! Nous ne voulons pas ? Combien d'argent veux-tu ? Combien..... ? Combien..... ? Eh ! Eh !..... Il dit avec un ton moqué et il fait sortir son porte-monnaie de sa poche mille percée.

Quand Marie les menace du regard, ils ont peur et ils s'éloignent en courant, mais elle arrive à temps et empoigne Dritan et Arbin. Le chef réussit à s'échapper. Elle approche son visage tout près du leur et les menace.

MARIE :

– Ne remettez pas votre figure sur cette fenêtre parce que je vais vous flinguer....Moi, je travaille....

Dritan la regarde un peu effrayé tandis qu' Arbin lui tire la langue.

MARIE :

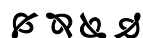
– Allez chez vous, brebis, c'est tard. Et ne repassez pas de mon nid, vous écoutez ? Il ne manquait plus que cela, avoir des spectateurs.

Elle les abandonne à leur sort en les poussant avec force et eux, ils courent s'échapper. Elle commence à rire en voyant comme ils courent, effrayés. Elle les appelle fort.

MARIE :

– Quand vous serez grands, revenez mes poupons, je vais m'occuper de vous !

Elle entre dans le « magasin ». Les petits Albaniens s'éloignent, jusqu'au moment où leurs silhouettes se perdent au bout de la rue.



Les petits Albaniens s'asseyent sur les escaliers de l'entrée du bâtiment de la Grande Banque et ils mendient. Ils observent les passants, les clients, tous les gens qui passent devant eux. Le plus grand nombre d'eux est bien habillé, tient son cher sac en cuir à main et parle tout le temps à son portable qui sonne constamment. Les uns marchent en parlant par les écouteurs à l'oreille pendant que les autres marchent pressés. Dritan observe tous ces gens et comme il est nouveau dans cette grande ville, s'impressionne de leur apparence.

DRITAN :

(Étonné)

– Mais qu'est-ce qu'ils font ? Ils parlent entre eux ?

ARBIN :

– Mon vieux, tu es bête ? Tous ces gens, que tu vois avec curiosité, ont leurs portables avec eux et téléphonent sans arrêt. Tu sais, nous pouvons voler de pareils appareils de téléphone et téléphoner à nos amis, nous aussi ! On peut téléphoner l'un à l'autre.

Il montre la manière. Il met sa main à son oreille et il commence à..... parler.

ARBIN :

– Allô...Allô...C'est vous Monsieur Dritan ? Ha ! Ha ! Ha !

TAOULANT :

– Des bourdes ! Nous ne pouvons pas avoir de portables ! Ce sont seulement pour ces stupides qui peuvent en acheter et utiliser.

DRITAN :

– Si nous sommes grands, peut-être ?

TAOULANT :

– Je n'ose pas le rêver.....je pense si nous avons de l'argent après quelques années.

Dritan s'essuie le nez avec sa manche et il demande constamment son « associé ».

DRITAN :

– Pour quelle raison nous ne pourrions pas gagner de l'argent ?

TAOULANT :

– parce que nous ne pourrions pas en avoir. Nous ne serons jamais comme tous ces gens.

Et il les montre avec le doigt.

DRITAN :

– Moi, je le souhaite. Je ne supporte plus la faim, la vie à l'étranger, la mendicité. Je pense à ma mère et à mon père. Je veux que nous vivions tous ensemble.

ARBIN :

– Et moi aussi, je le veux bien.

TAOULANT :

– Laissez tomber. Moi, je l'ai laissé tomber depuis longtemps, je l'ai oublié.

Et ils continuent leur journée... la leur.....Dritan, avec un air triste, s'assied plus loin que les autres et il commence encore à mendier en tendant la main. Il n'aime pas cette vie. Il regarde l'air indigné de ses citoyens et il regrette. Comme il souhaite que la situation soit différente !

La bande rebelle se trouve à l'arrêt d'un autobus. Tous les trois font la queue en faisant semblant qu'ils attendent eux aussi l'autobus. Un monsieur qui est devant eux est absorbé à la lecture de son journal des finances, rose. Taoulant essaie de voler le porte-monnaie de ce monsieur. Avec grande attention et habileté Il approche peu à peu sa main dans la poche de son pantalon.

Mais un autre monsieur qui est exactement derrière eux voit Dritan et lui fait de gros yeux. Quand Arbin se rend compte de ce qui se passe, il lui donne un coup de coude convenu et aussitôt Dritan tire sa main. Ils s'éloignent avec attention pour ne pas donner des soupçons en amenant Dritan qui n'a pas la moindre idée de ce qui se passe autour de lui. Mais le monsieur qui surveillait la scène du coin d'œil, serre les petits Albaniens de près. Eux, ils prennent leurs jambes à leurs cous. Lui, il court derrière eux et ainsi une vraie chasse à l'homme commence dans les rues d' Athènes.

Dritan court plus lentement que les autres Albaniens et il reste assez derrière eux. L'inconnu court rapidement tant qu'il peut. Après quelques instants il approche plus Dritan qui presse le pas pour glisser....mais soudain il voit cet homme tout près de lui. Les autres de la bande sont déjà éloignés. Dritan court...court...avec toute sa force. Il traverse et il va à l'autre côté de la rue sans faire attention à un taxi qui roulait à toute vitesse, à ce moment-là. Le chauffeur de taxi freine brusquement en insultant. Dritan continue à courir en tournant souvent sa tête pour voir à quelle distance l'homme inconnu se trouve. Une fois il tourne sa tête et il ne voit personne. Il s'étonne un peu mais il reprend ses jambes à son cou. Le monsieur a bien pensé à des manœuvres pour essayer de tromper notre petit ami. Il tourne à une autre ruelle et il l'attend au plus bas coin de la rue. Quand Dritan y approche, le monsieur fait un saut devant l'enfant surpris. Il l'attrape avec force. Dritan tombe par terre. Quelques passants les regardent en ayant un air embarrassé.

LE MONSIEUR :

– je te tiens mon petit garçon, lui crie fort avec un enthousiasme sadique.

Dritan perd les pédales.

LE MONSIEUR :

– Maintenant on verra, je me demande ce que tu diras à la police.

Dritan regarde avec peur quand il écoute le mot « police ». Il est pris de panique. Il commence à lui donner des coups de pied et il essaie de s'échapper. Le Monsieur s'efforce de le maîtriser mais il n'a pas de résultat, il ne peut rien faire.

LE MONSIEUR :

– Sois calme, enfant malpropre ! Tu viendras avec moi bon gré, mal gré.

Il le tire par la main mais Dritan résiste. Il s'agenouille par entêtement.

DRITAN :

– Moi, je n'ai rien fait. L'autre Albanien a essayé de voler. Je te dis encore une fois que je n'ai rien fait. Moi, je ne fais pas de choses pareilles

Il dit avec une voix pleine d'angoisse et étranglée de sanglots.

LE MONSIEUR :

– Eh bien ! vous tous, vous êtes dans le même bateau. Vous êtes tous semblables ! Toi aussi tu étais avec lui, n'est-ce pas ? Alors, qu'est-ce que tu veux me dire ? Tu veux me dire que tu es différent des autres ?

Le monsieur lui tient les mains fermement et il s'efforce de le faire se lever debout. Mais en vain, Dritan résiste avec force en hurlant.

DRITAN :

– Laisse-moi, monsieur s'il te plaît, laisse-moi..... !

LE MONSIEUR :

– Lève-toi, marche et ne recommence pas les cris car je vais tanner le cuir de toi.

Il menace le petit enfant et il le traîne quelques mètres plus loin. Il s'énerve beaucoup, il perd sa patience. Quelques passants s'arrêtent, d'autres jettent un regard fuyant par curiosité seulement, et d'autres, indifférents, marchent sans regarder.

LE MONSIEUR :

– Lève-toi, voyou, tu ne m'écoutes pas ? je te dis lève-toi, autrement j'appellerai au secours.

Le monsieur tire l'enfant par les mains, Dritan se lève et le suit à contrecœur.

DRITAN :

– Ne me tire pasne me tire pas monsieur !.....

LE MONSIEUR :

– Avance ! j'ai du travail, je n'ai pas beaucoup de temps libre. Le commissariat se trouve un peu plus bas d'ici.

Ils arrivent au commissariat et ils entrent dedans. Un policier qui est debout près de l'entrée les regarde en remuant la tête.

LE POLICIER :

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Qu'est-ce qui s'est passé avec celui-ci ? il demande le monsieur en montrant Dritan.

LE MONSIEUR :

– Il a failli filouter avec quelques autres Albaniens le porte-monnaie d'un monsieur à la station d'un autobus.

DRITAN :

– Ce n'était pas moi.

LE MONSIEUR :

– Je vous dis qu'il s'agit d'une troupe, monsieur le policier, une bande de voleurs. Eux, ils sont venus à notre pays affamés, cradingues et ils volent sans cesse. Je vous livre le coupable et je pars parce que je dois aller à mon travail.

Le monsieur marche vers la porte de sortie à grands pas pour arriver à temps à son bureau. D'ailleurs il a magnifiquement mené ce travail à terme. Il a livré l'innocent Dritan à la police. Selon lui tous ces gamins sont dans le même bateau.

LE POLICIER :

– Viens ici. Je ne sais pas ce que je dois faire avec toi, alors dis moi ! Comment tu t'appelles ?

Dritan est effrayé et il ne répond pas.

LE POLICIER :

– Allons dedans voir.....

Ils montent les marches. Ils ouvrent la porte d'un bureau, ils entrent dedans et ensuite ils ferment la porte en arrière. Ils s'arrêtent devant la porte et ils attendent. Deux hauts commissaires discutent avec une femme. Ils leur jettent un coup d'œil et ils continuent la discussion. Dritan voit Marie avec surprise. La femme qui discute avec les policiers est la prostituée, celle qu'il avait rencontrée l'autre jour. Maintenant la situation de Dritan est encore plus difficile. L'agonie est à son comble. Il écoute la discussion.

MARIE :

– La fille qui travaille avec moi n'est pas dure. Je peux.....

L'un de deux officiers de police l'interrompt et critique ironiquement.

LE PREMIER OFFICIER DE POLICE :

– Elle est dure !Ha !.....Ha !.....

Pendant qu' rit tout seul avec sa plaisanterie lourde, Marie lui jette un regard féroce et elle continue à parler.

MARIE :

– Est-ce qu'elle peut venir maintenant avec moi ?

LE DEUXIÈME OFFICIER DE POLICE :

– Oui, elle peut. Mais avertis ton amie que si elle va provoquer des troubles elle ne passera pas au travers.

Dritan fixe son regard à Marie. Sa peur grandit. Il comprend qu'il aura des problèmes avec elle. Il essaie de se cacher derrière le policier. Quand Marie tourne sa tête, elle reconnaît le minois de Dritan. Elle sourit avec un sourire sarcastique et elle l'approche.

MARIE :

– Bah !...Bah !...mon poulet ! Toi aussi, tu es là ! tu regardais à la dérobée ? Oùmon poulet ?

LE POLICIER :

– A la station d'autobus il a failli de voler un porte monnaie mais il n'était pas seul. Je crois que c'est une bande de malfaiteurs peut être.

MARIE :

– Je connais cette bande.....je connais cette bande....Ce sont des « perles »..... !

DRITAN :

– Ce n'était pas moi ! les autres étaient.....

MARIE :

– Pourquoi mon enfant tu ne nettoies pas les vitres des voitures aux feux rouges ? C'est un travail honnête.

DRITAN :

– Moi, je le ferai.... je veux travailler. Je suis nouveau à votre pays.

Il baisse les yeux timidement.

MARIE :

– Quand tu es venu en Grèce ?

DRITAN :

– Depuis quelques mois...avec mes oncles. Mes parents sont en Albanie.

L'officier de police l'interrompt.

LE PREMIER OFFICIER DE POLICE :

– On va te mettre en prison si tu recommences, on va voir. Nous allons arrêter aussi et tous les autres tes amis. Vous, tous ensemble, vous serez emprisonnés et vous ferez compagnie aux petites souris là-bas.

Et il montre du doigt avec un air menaçant la cellule du poste de police qui se trouve un étage plus bas.

Les yeux de Dritan remplissent de larmes. Il est prêt à se mettre à pleurer. Marie le regrette.

MARIE :

– Je crois que toi tu es meilleur que les deux autres tes amis.

Elle s'adresse à l'officier de police.

MARIE :

– Donnez-lui la permission de pouvoir partir. C'est un jeune enfant. Et toi- elle s'adresse à Dritan- tu seras un jeune homme bien sous tous les rapports, n'est-ce pas ?

LE DEUXIÈME OFFICIER DE POLICE :

– Relâchons-le. Allez, va chez toi. Mais fais attention, tu ne dois pas continuer à voler car si on t'arrête pour une fois seulement tu n'échapperas pas.

Il le touche à l'épaule et le pousse vers la sortie. Dritan sort et court autant vite qu'il peut.



Le jour suivant, Dritan sonne la sonnette du « magasin ». Il a l'air sérieux et il est propre. Une fille se présente qui est étonnée de le voir là.

DRITAN :

– Ta patronne est là ?

LA SERVANTE :

– Et toi, qu'est-ce que tu veux ici ? Qui es-tu ?

DRITAN :

– Je veux lui parler. Est-ce que tu peux l'appeler ?

Il insiste sans perdre son courage.

LA SERVANTE :

– Attends une minute ici !

Elle laisse la porte entrouverte et part. Dritan attend avec anxiété. Il a peur de la réaction de Marie. Elle sera indifférente ou elle l'éloignera avec des coups de pied ? Il lance des œillades par la porte. Il soigne ses cheveux et il fait quelque peu sa veste qui lui est un peu plus grande. Il en a emprunté à un compatriote plus grand que lui parce qu'il voulait faire une bonne impression à Marie.

A bientôt Marie vient. Elle ouvre un peu plus la porte et lui dit :

MARIE :

(À contre cœur)

– Mais dis moi, qu'est-ce que tu veux ici, encore toi ?

DRITAN :

– Moi, je veux te remercier de ce que tu as fait pour moi, hier.

MARIE :

– Toi, tu es gentil aussi.

DRITAN :

– Tu m'as sauvé la vie! Moi, je veux trouver du travail, alors je veux que tu m'aides madame! C'est pour cette raison que je suis venu chez toi !

MARIE :

– Tiens ! il y a un homme qui m'appelle madame. Ecoute-moi bien, ici il n'y a pas de travail convenable à toi. Va le chercher et le trouver d'ailleurs.

DRITAN:

– Mais, j'ai besoin d'argent !

MARIE :

– Il y a quelqu'un qui n'en a pas besoin ? Mais toi, tu ne dois pas te mêler des affaires de moi, tu devras te débrouiller tout seul.

Elle fait le geste de fermer la porte mais Dritan la pousse des mains et la tient ouverte.

DRITAN :

– Je ne connais personne ici, je ne suis pas du pays. J'ai besoin du travail, seulement du travail.

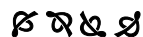
MARIE :

– Je t'ai déjà dit, tu ne peux pas travailler ici, à mon « magasin ». Mais tu peux passer quand bon te semble pour que je te donne de la nourriture. Pars maintenant, je dois aller dedans. Moi aussi, je travaille.

Elle ferme la porte. Dritan s'assied par terre sur le palier. Il est déçu. Il regarde le ciel qui est plein de nuages.

« Ouf ! Il pleuvra de nouveau et comment puis-je dormir à cette maison-là qui sera pour encore une fois pleine d'eau » monologue-t-il.

Il attend un peu et ensuite il se lève. Il regarde la porte de Marie, il pense à sonner de nouveau la sonnette, mais, finalement il part.



Les magasins sont fermés. Les petits Albaniens sont devant la vitrine d'un magasin qui vend des télé. La circulation routière est fluide et les piétons sont peu nombreux dans les rues. Arbin est devant la porte vitrée de la vitrine et s'amuse en regardant le programme de la télé, tandis que les deux autres Albaniens s'asseyent par terre et observent un objet qu'ils ont trouvé dans la rue.

ARBIN :

– Venez voir les belles poules ! Oh là là Maman !
Taoulant se lève et il jette un coup d'œil à la télé qui diffuse un feuilleton télévisé.

TAOULANT :

– Laissez-moi rire ! Ah ! tu devais voir les femmes que j'ai vues avant-hier et elles étaient vraiment plus belles que celles-ci.

ARBIN :

– Tiens ! c'est le feuilleton que nous regardions la semaine dernière. Ces deux jeunes gens s'aiment mais ils ne doivent pas s'aimer.

TAOULANT :

– Non mon vieux ! je crois que nous avons regardé le feuilleton que tu dis sur une autre chaîne.

ARBIN :

– Mais non ! je ne suis pas d'accord avec toi. Cette chaîne en a aussi de pareils.

TAOULANT :

– Et sur une autre chaîne il y en a aussi un pareil.

DRITAN :

– il me semble que vous êtes très compliqués.

TAOULANT :

– Nous ne sommes pas compliqués. Sur chaque chaîne il y a de différents acteurs qui jouent. L'histoire est la même, tous s'aiment mais ils ne doivent pas s'aimer.

DRITAN :

– Regardez là-bas.

Il leur montre et les autres regardent.

DRITAN :

– Je vois quelques grands cartons là-bas. Allons-y les ramasser pour que nous puissions nous asseoir sur eux.

Ils courent et ils les ramassent. Ils les placent par terre devant la vitrine. Chacun s'assied à un carton. Il y a trois télévisions allumées.

TAOULANT :

– Moi, je regarderai cette télévision.

Et il montre l'une de trois.

ARBIN :

– Et moi, je regarderai celle-là. Ah ! quelle belle poule ! Et il montre l'autre télé.

DRITAN :

– Ok ! Très bien ! et moi je regarderai l'autre, là-bas.

Quel luxe ! Chacun a sa télévision, la sienne ! Ils se livrent au spectacle. Après quelques heures d'audience ils sont sur le chemin du retour. Il est une heure après minuit. Ils ont sommeil et faim. Ils achètent du coca cola et ils en boivent.

ARBIN :

– Hé ! mon ventre gargouille et nous avons encore du chemin à faire. Nous pouvons prendre une autre route qui est plus courte.

TAOULANT :

– Pas possible ! La mafia est là !

ARBIN :

– La belle affaire ! La mafia ! Qui a peur d'elle, hé ?.... hé..... ?

TAOULANT :

– Il faut que tu en aies peur, espèce d'idiot ! je veux te montrer quelque chose pour pouvoir te convaincre.

Il ouvre sa chemise et il montre une marque de coup du couteau sur sa poitrine. Dritan et Arbin regardent avec surprise.

ARBIN :

– Mon vieux ! qu'est-ce qui s'est passé ?

TAOULANT :

– Ils m'ont poignardé parce que je ne voulais pas leur donner l'argent du « salaire ». Moi, je n'avais pas peur d'eux et ça c'était ma faute. Ils me menaçaient et moi je faisais le malin. Finalement, ils m'ont frappé et m'ont pris l'argent.

A ce moment là, des pas s'entendent. Dritan tourne sa tête et les voit. Aussitôt il informe doucement ses « collègues » sans que « ces ombres suspects » se rendent compte d'eux.

DRITAN :

– Regardez derrière vous, il y a des gens qui nous suivent.

Les mecs approchent. Ils sont plus âgés qu'eux. Ils ont environ vingt ans. Ils portent des anoraks en cuir et des chaussures de sport.

TAOULANT :

– Oh ! Oh ! La bande ! Ne prenez pas vos jambes à votre cou. Ils croiront que nous voulons nous éloigner et ils seront furieux.

ARBIN :

– Et qu'est-ce que nous allons faire maintenant ?

Ils sont tous très apeurés. Taoulant soliloque, effrayé.

TAOULANT :

– Bordel de merde ! Il fallait que j'aie pris le couteau de poche de Steno.

DRITAN :

– Pas de guerre !

Effrayé, lui, il essaie de refréner la colère du « chef » par une crise de folie instantanée que peut être tous, ils expieront durement.

TAOULANT :

– Maintenant, tu vas voir ce qui se passera.

Il n'écoute pas les sollicitations de Dritan. Ils continuent leur route sans regarder derrière. Ils dépêchent leur pas et supplient aux dedans d'eux-mêmes de ne pas être attaqués par les mecs. Dritan siffle car il veut dominer sa peur.

TAOULANT :

– Toi, mon vieux, tu es fou ? Tu chantes pour les énerver ? Eh ! Tais-toi, stupide !

Les deux faux durs s'approchent de plus en plus. Leurs pas s'entendent plus fort. C'est sûr qu'ils veulent vraiment voler leur argent. Les trois gamins décident de réagir, si c'est nécessaire.

TAOULANT :

– S'ils nous agressent, vous devez les taper avec vos ceintures.

DRITAN :

(Déçu)

– Moi, je ne porte pas de ceinture.

ARBIN :

– Quoi ? Sans ceinture ? Alors, tu n'as pas de problème avec ton pantalon ? il est à tes mesures ?

DRITAN :

– Non, je n'en ai pas..... il est à mes mesures.....

Il répond sans être sûr. Il pense qu'il arrange souvent son pantalon large.

On le lui a offert.

TAOULANT :

– Taisez-vous maintenant. Je veux entendre leurs pas.

Et il coupe les paroles en faisant un geste menaçant. Maintenant ils sont silencieux et marchent plus vite. Les marches des « mafieux » s'entendent plus près d'eux en ce moment. Leur peur agrandit. Leurs visages sont effrayés et plutôt celui de Dritan. Lui, il n'a jamais revécu de situation pareille. Il ne connaissait rien parce que personne ne lui a dit. Les bandits s'approchent de plus en plus. Les deux petits mendiants ôtent leurs ceintures et ils se préparent. Dritan se baisse et prend une pierre qu'il voit dans la rue. Il la tient bien dans la main en serrant le poing. Ils marchent au même rythme quand soudain l'un de deux bandits se présente devant eux et l'autre en même temps se

présente derrière eux. Ils tiennent des couteaux de poche. Ils immobilisent les petits Albaniens et les menacent.

LE PREMIER BANDIT :

– Mes potes, donnez- nous tout votre argent !

TAOULANT :

– Aujourd’hui nous n’avons pas recueilli assez d’argent.

LE PREMIER BANDIT :

– Laisse tomber ! Je dis, pour une dernière fois encore, que tu me donnes tout l’argent sans quoi je vous roueraï de coups, toi et les autres morveux.

LE DEUXIÈME BANDIT :

– Ecoutez-moi bien, vous tous. Allez, faites vite pour que vous alliez dormir chez vous aujourd’hui.

DRITAN :

– Et qu’est-ce que nous allons donner aux »oncles » ?

LE PREMIER BANDIT :

– Des bouchées au chocolat. Donc, nous ne pouvons pas attendre depuis longtemps. Alors, donnez-le nous tout maintenant.

Les petits galapiats, pour un moment se glacent. La terreur leur a figé le sang. Pour un seul instant, Taoulant lève sa ceinture en air et il est prêt à battre violemment mais après quelques instants le premier bandit l’arrête en lui donnant un fort coup de poing dans son visage. Taoulant tombe par terre couvert de sang. Le sang de Dritan monte à la tête. Il serre la pierre dans son poing et il décide de battre l’ennemi avec la force qui possède. Il lui donne un coup de pied et ensuite il lève son poing. Il peut juste le frapper au nez car le bandit évite son coup en faisant un adroit manœuvre. Mais le coup de pied lui a fait du mal. Il l’attrape à la blouse et lui enfonce le couteau de poche dans son visage.

LE PREMIER BANDIT :

– Je ne te fais pas mourir aujourd’hui. Mais tu auras les marques du couteau de poche sur tes joues, espèce de morveux !

Les deux autres gamins ne parlent pas. Ils ont beaucoup de peur. Ça va mal pour Dritan. Comment s’est-il laissé embringuer avec cette manière ? Ses jambes flageolent. Il sue. Il sait bien que lui et ses copains ne pourront pas échapper facilement.

Taoulant se lève du dessous avec difficulté et s'avance en zigzaguant vers le « mafioso ». Sa tête bourdonne.

TAOULANT :

– Nous te donnerons tout l'argent que nous possédons. Et celui d'aujourd'hui et celui de demain et celui de tous les autres jours suivants. Mais, s'il te plaît, laisse-le tranquille !

Il donne l'argent qui a en sa poche. Arbin fait le même. Ils le jettent par terre. Dritan ne peut pas s'agir parce que le premier bandit le tient de façon serrée.

LE PREMIER BANDIT :

– Ramassez l'argent de dessous et donnez-le moi.

Ils se baissent aussitôt, ils le ramassent et ensuite ils le lui donnent. Le bandit le prend et laisse Dritan avec force. Lui, il les regarde bien.

LE PREMIER BANDIT :

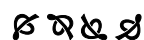
– Nous nous rencontrerons donc après demain pour que vous nous donniez tout le reste, d'accord ?

TOUS ENSEMBLE :

– D'accord.

Comment peuvent-ils refuser d'ailleurs ?

La « Maffia » s'éloigne et tous les petits mendiants poussent, tous ensemble, un soupir... de soulagement. Dritan s'assied par terre, épuisé. Heureusement, ils y ont échappé.



Deux jours plus tard, Dritan se trouve au coin de la rue, en face du magasin de Marie et il l'attend sortir. En attendant, il chante ou il joue avec les pierres de la rue mais à la fin il se fatigue debout et il dort.

Un moment, Marie sort de la maison et ferme avec force la porte en arrière. A cause du bruit Dritan se réveille. Il la voit. Il court aussitôt et il se présente devant. Marie est pleine de surprise.

DRITAN :

– Ne te fâche pas, je ne savais pas où je pouvais aller.

MARIE :

– Ne dis pas ces mots, espiègle! Pour quelle raison as-tu agrippé à moi?

DRITAN :

– Je t'ai déjà dit que je n'ai personne. Je veux trouver du travail. Je veux venir travailler avec toi. Prends-moi sous ta protection, s'il te plaît. L'autre jour moi, et mes amis nous étions en danger. J'ai beaucoup de peur. La « mafia » me tuera. Prends-moi sous ta protection. Je vais travailler dans la mesure que tu veux.

MARIE :

– Toi, tu insistes trop. Si tu continues de te conduire de cette manière tu réussiras certainement. J'ai fini mon travail et je vais chez moi. Ma maison est dans un autre quartier....un bon quartier. Les voisins ne connaissent pas mon travail. D'ailleurs, je ne me promène pas assez là. Toi, tu as faim ? Tu as mangé ?

DRITAN :

– J'ai mangé une tablette de chocolat que j'ai achetée d'un kiosque à journaux. Comme je t'ai déjà dit, je l'ai achetée je ne l'ai pas volée. J'aime beaucoup les chocolats.

Marie marche vers sa voiture avec un air pensif. Dritan la suit. Elle tourne et lui donne une tape amicale sur l'épaule.

MARIE :

– Allez, viens avec moi à t'offrir quelque chose, mais fais attention pour aujourd'hui seulement. Je ne veux pas penser à ce qui va m'arriver peut être à cause de toi.

Le visage du gamin s'illumine grâce à un bonheur inespéré qu'il se sent à ce moment là. Ils entrent dans la voiture et Marie met la machine en marche.

Quand ils arrivent chez Marie, elle gare sa voiture devant la maison. Ils en sortent. Ils arrivent à la porte d'entrée. La prostituée sort les clés de la maison en regardant à gauche et à droite. Elle ouvre la porte.

MARIE :

– J'ai travaillé dur pour construire cette maison particulière. Je n'aime pas du tout les appartements.

DRITAN :

– Moi, j'aime toutes les maisons de cette région.

MARIE :

– Tu sais pourquoi je n'aime pas les immeubles ? Parce que je n'aime pas les puits de jour. Là, de mauvaises odeurs, qui se mélangent, sont

dégagées comme les odeurs du poisson frit, des boulettes de viande, des oignons, des courgettes, d'Aroxol. On écoute la chasse d'eau des voisins d'en dessous et le pet des voisins d'en dessus. Et puis tu te figures que tous les gens qui habitent les appartements dans un immeuble ne se connaissent pas ? L'un ne connaît pas l'autre. Du diable ! Si l'un souhaite le bonjour à l'autre. Viens maintenant, allons dedans mon jeune homme !

Marie pousse amicalement Dritan vers l'entrée de la maison et ferme à clé la porte en arrière.

MARIE :

– je ferme à clé parce que pendant les derniers jours on entend beaucoup de vols pas seulement par des Albaniens mais aussi par mes compatriotes. Avance, allons dedans.

Dritan avance et entre dans la maison. Il examine tout. La maison est confortable, tout propre et l'atmosphère est chaude. Les meubles sont beaux et ils sont tous presque nouveaux.

MARIE :

– Voilà ma maison !

Elle lève la main et elle fait un tour pour montrer son habitation à son petit ami.

DRITAN :

– Elle est très belle et si grande !!!!

MARIE :

– Moi, je m'appelle Marie, et toi comment tu t'appelles ?

Elle demande brutalement car elle s'est rappelée qu'elle ne s'était pas présentée depuis longtemps.

DRITAN :

(Gai)

– Je m'appelle Dritan mais ici, on m'appelle Fotis.

MARIE :

– Et moi aussi, je t'appellerai Fotis. Donc, Fotis tu aimes ma maison ?

FOTIS :

– Oui, beaucoup.

MARIE :

– C'est moi que je l'ai décorée.

Elle est fière. Elle s'assied sur une chaise et se déchausse.

MARIE :

– Tes « oncles » ne seront-ils pas inquiets ?

FOTIS :

– Non ! Pas du tout ! Ils ne se font pas de souci pour moi. Eux, ils sont habitués à ce comportement de mon part. Avant-hier j'étais fatigué et je ne suis pas allé chez moi. Alors, J'ai dormi en pleine rue avec les autres Albaniens.

MARIE :

– C'est très dangereux pour un enfant. Quel âge tu as ?

FOTIS :

– Ma mère dit que j'ai 12 ans. Je crois que c'est juste. Mes frères sont plus petits que moi, alors moi, je suis le plus âgé.

MARIE :

– Allons voir ce que nous allons manger. Je n'ai pas encore cuisiné. Je préparerai une omelette et une salade.

Ils vont à la cuisine. Marie lui parle pour lui rappeler.....

MARIE :

– N'oublie pas ce que je t'ai déjà dit...., mes voisins ne connaissent pas le métier que je fais, d'accord ?

Marie allume la lumière de la cuisine. Tout y est propre et rangé. L'évier brille. Elle prend les ustensiles de cuisine qui lui servent à la cuisson de l'omelette et elle commence à la préparer. Fotis s'assied sur la chaise et l'observe. Il a l'air absorbé, presque hypnotisé, par ses gestes.

MARIE :

– J'ai une chambre libre où tu peux dormir. Mais demain, avant de partir, je vais te réveiller pour venir avec moi, d'accord ?

FOTIS :

– D'accord ! je veux te demander, j'ai bien compris ? j'aurai une chambre à moi ?

Il ne peut pas croire à ses oreilles.

MARIE :

– Eh, oui ! je t'ai déjà dit que j'ai une chambre libre. Mon neveu vient parfois et il y dort. Il est un peu plus âgé que toi.

FOTIS :

– j'ai bien écouté ? Tu as un neveu ?

MARIE :

– Oui, j'en ai, pourquoi ? J'ai une sœur qui vit au village et que j'aime beaucoup. Elle est mariée et elle a un garçon, ce garçon, mon neveu. Je me soucie de lui. Je leur envoie souvent de l'argent.

FOTIS :

– Marie, tu es très gentille !

MARIE :

– Oui, Je le suis vraiment. Et alors ? Des paroles franches ! Je fais ce métier parce que je le veux. C'est moi que je l'ai choisi ! Je suis sans doute fille de joie depuis ma naissance ! Mais tu crois que nous, les femmes de joie, nous n'avons pas d'âme ? C'est très simple, nous la cachons, mon petit.

Elle ouvre le tiroir, elle sort une nappe propre, elle la met sur la table. Elle y pose de beaux plats où elle sert le repas qui est prêt.

MARIE :

– J'aime m'asseoir à une table où on a mis une nappe en tissu propre. Je déteste la nappe en nylon. Chaque jour, j'en mets une. Si j'avais une famille je ferais la même chose, c'est sûr. Je ne m'ennuierais pas le lavage.

Ils se mettent à table. Marie fait son signe de croix avec un air de recueillement. Fotis la regarde et fait avec timidité, lui aussi, le signe de croix. Il a très faim et il commence à manger goulûment.

MARIE :

– Eh, petit ! tu as oublié de laver tes mains. La salle de bain est à droite, va vite.

Elle caresse ses cheveux. Fotis obéit et va à la salle de bain.

La chambre à coucher est ordonnée et propre. Marie sort le dessus-de-lit. La couverture et les draps sont bien rangés comme s'ils attendent quelqu'un pour dormir. Tout est arrangé de cette manière qu'on croit que la chambre est prête à hospitaliser quelqu'un.

MARIE :

– Tu vas dormir ici. Les draps sont propres.

Elle regarde les vêtements de Fotis.

MARIE :

– Déchausse-toi et déshabille-toi avant de te coucher. Je devrais te baigner aussi mais je suis très fatiguée aujourd'hui et je ne peux pas. Moi, je prendrai une douche rapide.

FOTIS :

– Ne t'inquiète pas Marie, je ferai attention.

MARIE :

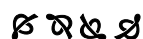
– Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi. N'hésite pas par timidité. Bonne nuit.

FOTIS :

– Bonne nuit.

Marie sort de la chambre et ferme la porte.

Fotis est très content. C'est la première fois où il a une pièce à lui. A son pays, il n'avait pas ce « luxe ». Toute sa famille dormait dans la même pièce. Il soupire de soulagement et il s'étend sur le lit en mettant les mains sur l'oreiller. Il regarde le plafond et ses yeux ferment doucement. Il est très fatigué.....



Marie se lève de bonne heure et boit son café à la cuisine. Elle pense en fumant sa cigarette....puis elle se lève.... et elle commence à préparer le petit déjeuner à Fotis. Quand elle le prépare, elle s'assied et elle allume encore une cigarette. Elle boit les dernières gorgées de son café. Elle paraît indécise. Elle allume la radio mais à la fin elle regrette et l'éteint. Ensuite, elle se lève...elle prend la tasse pleine de lait, la tartine de beurre et de miel, le jus de fruits qui étaient sur le marbre à côté de l'évier, et les met sur la table. Ensuite elle prend un stylo, qui se trouve sur le réfrigérateur, et elle écrit sur une serviette avec une mauvaise orthographe car il lui manque d'éducation.

« Pour aujourd'hui, raiste »

Elle regarde bien la feuille et ensuite elle la déchire en soliloquant :

« Lui, il ne sait pas lire !!! ».

Elle met les papiers déchirés dans la poubelle, elle prend son sac et elle part précipitamment car elle ne veut pas changer d'avis.

§ § § §

Fotis se réveille. Il se frotte les yeux, il se redresse dans son lit, il regarde autour de lui et aussitôt il se rappelle la discussion qu'il avait avec Marie hier soir. Il s'étire satisfait. Il descend du lit, il avance vers la porte, il l'ouvre et appelle Marie en sachant qu'elle est là.

FOTIS :

– Marie..... !

Aucune réponse. Il attend pour quelques instants. Rien. Il appelle encore.

FOTIS :

(Il crie plus fort maintenant)

– Marie !

Pas de réponse. Il sort de la chambre. Il ouvre la porte de la chambre de Marie et il jette un coup d'œil. Personne n'est là. Il ferme la porte et va vers la cuisine. Et là aussi, personne ! Il regarde le petit déjeuner qui est servi sur la table....une tasse de lait, des tranches de pain étalées du beurre et du miel et une petite boîte de jus. Comme c'est beau ! Il commence à déguster tout avec avidité. Quand il finit son repas, il met le verre et l'assiette dans l'évier. Ensuite, il va au salon, il s'installe confortablement sur le canapé pour regarder la télé. Il regarde l'émission, qui se passe à ce moment-là, intitulée « L'argent intelligent » .

LE PRÉSENTATEUR DE L'ÉMISSION :

– Aujourd'hui, on va discuter avec nos invités le thème : Comment on peut investir son argent d'une manière juste ?

Fotis écoute avec intérêt la discussion entre les invités, on dirait, que tout cela le concerne. Mais il ne comprend pas et il change de chaîne. Il zappe sans cesse. Il s'amuse aux scènes qu'il suit à la télé. Il ne sait pas quoi regarder, il y a beaucoup d'émissions sur les chaînes. Il ne s'en rassasie pas. Il pense :

«Bien ! Moi, je me trouve ici, dans une maison et mes copains se trouvent dans les grandes boîtes pendant toute la nuit.

Il songe à ses amis malgré son aisance.

Il regarde la télé pendant toute la matinée. Il l'aime beaucoup. Il n'aura pas peut être dans l'avenir l'occasion de regarder la télé, assis pendant toute la matinée sur un canapé vrai et pas de dormir pendant toute la nuit dans les...boîtes. Comme Marie lui a dit, il partira demain ou après demain le plus tard. Il est attristé de cette pensée. Un instant, il dort, fatigué. Il n'est pas habitué à passer beaucoup d'heures en regardant la télé.

Un bruit le réveille. Il regarde à droite, à gauche. Il comprend que c'est le téléphone qui sonne. Il cherche le trouver. Il regarde partout mais il ne trouve aucun appareil. Le téléphone continue à sonner. Il est très énervé. Il reste debout pour écouter mieux. Alors, il comprend que l'appareil de téléphone n'est pas dans la chambre où il se trouve. L'appareil est dans la chambre de Marie. Il va vite. Il décroche le récepteur et il attend...sans parler. Rien !...Silence !.

Soudain, la voix de Marie s'entend.

FOTIS :

– Oui, maintenant, je t'écoute.

MARIE :

– Qu'est-ce que tu fais ?

FOTIS :

– je regarde la télé.

MARIE :

– Moi, je retournerai à la maison plus tard. J'arriverai peut-être en début de l'après midi. Je t'emporterai quelque chose à manger. Tu aimes les hamburgers ?

FOTIS :

– Je ne connais pas, je ne les ai rien... mangés.

Il ne dit pas le mot parce qu'il ne peut pas le prononcer.

MARIE :

– Je t'emporterai pour les déguster.

FOTIS :

– Ok, apporte-moi pour les goûter.

MARIE :

(Avec une affection maternelle)

– Alors, ne file pas !

FOTIS :

– je ne veux pas m'en aller.

MARIE :

– Alors, attends-moi, d'accord !

FOTIS :

– je t'attendrai, Marie.

MARIE :

– Allez, au revoir.

FOTIS :

– Au revoir.

Il accroche le récepteur à l'appareil. C'est la première fois où il communique par téléphone. Il lui plaît.

§ § § §

Marie marche à pas rapide pour arriver chez elle autant que possible plus vite. Elle tient des sacs pleins d'achats. En s'approchant de chez elle, au juste quelques pas avant d'arriver, une femme va derrière elle et la pousse du doigt. C'est Anna.

MARIE :

– Ah..... ! salut Annoula, comment ça va ?

ANNE :

– ça va très bien ! Toi, tu rentres tôt chez toi aujourd'hui.....

MARIE :

– Oui, bien sûr.....parce que mon neveu se trouve chez moi. Sa mère est partie en voyage et je lui ai promis d'hospitaliser son fils quelques jours.

ANNE :

– Alors moi aussi, je suis partie plus tôt de mon travail bien que j'aie beaucoup de travail. Je dois emmener Catherine chez le dentiste. Le soir, elle n'a pas dormi à cause du mal aux dents, la pauvre !

MARIE :

– Meilleure santé ! Et moi, je songeais beaucoup au garçon et je m'inquiétais parce qu'il était tout seul à la maison pendant toute la journée. Tu vois, je ne pouvais pas rentrer plus tôt.

ANNE :

– Marie, quand nous nous rencontrons, nous discutons toujours beaucoup de temps debout, dans la rue, mais toi, tu n'as jamais visité ma maison bien que je t'aie invitée tant de fois. Venez, toi et ton neveu, chez moi demain après midi...venez boire du café... Catherine, elle aussi, sera là pour tenir compagnie au petit.

MARIE :

– Nous viendrons peut-être. A quelle heure environ ?

ANNA :

– Vers cinq heures, c'est bien ?

MARIE :

– Ok ! d'accord !

ANNE :

– Ok, je vous attendrai.

MARIE :

– Bonne nuit, Annoula !

ANNE :

– Bonne nuit !

♫ ♪ ♫ ♪

Marie entre dans sa maison et ferme la porte avec son pied car elle tient beaucoup de sacs en plastique. Elle les met au dessous. Fotis se lève du canapé pour l'accueillir. Il l'approche, il tend ses mains pour l'embrasser. Marie perd les pédales. Elle n'est pas habituée à ces manifestations sincères. Elle l'embrasse, elle aussi, qui devient très amicale avec lui.

MARIE :

– Qu'est ce qui se passe mon bel homme ?
Qu'est-ce que tu as fait pendant toute la matinée ?

FOTIS :

– je regardais la télé.

MARIE :

– Je t'ai acheté des vêtements, et je t'ai apporté à manger quelques...Elle lui sourit.

FOTIS :

– Je te remercie, tu es très gentille.

MARIE :

– Allez, va maintenant dans la salle de bains pour prendre un bain et ensuite je ferai la cuisine pour demain. Jusqu' à présent je ne faisais pas la cuisine mais je crois que maintenant, grâce à toi, je commencerai à cuisiner. J'aime m'occuper de la cuisine, c'est vrai !

D'abord, Marie ouvre le robinet pour remplir la baignoire d'eau chaude qui coule en abondance. Ensuite, Marie jette assez de bain moussant. Fotis est à côté d'elle et il la regarde.

MARIE :

– Fotis, tu entreras dans la baignoire et tu y resteras beaucoup de temps. Tu dois laver bien ton corps et tes cheveux aussi. Je préfère t'aider pour que tu te baignes mieux. Alors, déshabille-toi. Fotis ne réagit pas parce qu'il a honte de se déshabiller devant elle. Marie le comprend.

MARIE :

– Toi, tu as honte de moi, hein ? Bien, enlève tous tes vêtements, aie seulement le slip et entre dans la baignoire.

Fotis ne fait aucun geste. Marie attend.

MARIE :

– Allez, allez, qu'est-ce que tu attends alors ? Fais ce que je te dis.

FOTIS :

– Je n'ai pas de slip !

MARIE :

(En souriant)

– Bien, je tournerai la tête, les yeux et je ne regarderai pas.

Marie tourne le dos à Fotis qui se déshabille très vite et il entre dans la baignoire. Marie demande sans tourner le regarder.

MARIE :

– L'eau est bonne ?

FOTIS :

– Oui, bien sûr.

MARIE :

– Puis-je tourner la tête ?

FOTIS :

– Oui.....

En tournant la tête, Marie regarde Fotis plongé dans la baignoire. Sa tête paraît seulement. Ce spectacle est si ridicule que Marie éclate à un fou rire.

MARIE :

– Lève-toi plus haut pour que je puisse laver tes cheveux.

Fotis se lève un peu plus haut et Marie se baisse pour lui laver les cheveux.

FOTIS :

– Pourquoi tu ne m'as pas réveillé le matin ?

MARIE :

– je ne t'ai pas réveillé parce que je t'ai regretté. Je t'ai laissé te reposer et avoir chaud. Tu peux rester quelques jours. J'ai peur d'avoir des ennuis et je crains aussi l'opinion des autres. S'ils croient que je t'exploite. Moi, je ne suis pas une telle femme.

FOTIS :

– je le sais. La seule chose que je désire est de trouver du travail et quand je le trouve je vivrai tout seul.

MARIE :

– Et toi, tu crois que quand tu trouveras du travail tu pourras vivre tout seul ? Tu voudras avoir une famille. Mon pauvre, les choses ne sont pas si faciles. Et puis l'argent ne t'arrivera pas. Où vas-tu rester ?

Marie le rince à grande eau. Fotis jette des jets d'eau autour de lui. Marie lui crie.

MARIE :

– Eh ! Fais attention, fais attention, tu me feras tout mouillée.

Et elle, elle rit avec joie. Fotis continue les jets d'eau. Marie fait quelques pas en arrière pour ne pas être mouillée.

MARIE :

(Avec un air demi sévère)

– Allez, arrête les jets d'eau et finis ton bain enfin. Je suis très fatiguée. Allez, sors de la baignoire.

FOTIS :

– Je veux rester encore un peu dans la baignoire.

MARIE :

– D'accord, ne sors pas encore si tu t'amuses. Demain, une voisine nous a invités aller boire du café chez elle. Je pense que nous pouvons y aller ensemble. Je veux que tu sois attentif et sage. Les vêtements que tu as sont vieux, alors demain tu mettras les nouveaux que je t'ai achetés.

FOTIS :

– Tu es très gentille.

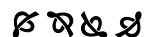
Il ne peut pas croire à sa grande bonté.

MARIE :

– Allons voir quoi faire avec toi.

Marie prend la serviette de toilette et la met à côté de lui, sur un tabouret.

Elle ouvre la porte et sort de la salle de bain.



Chez Anne, Marie et Fotis s'asseyent sur le canapé. Il y a des meubles sobres et des vases pleins de fleurs partout. Anna aime beaucoup les fleurs. Une musique douce s'entend. Sur la table du salon il y a des tasses de café et des petits biscuits. Marie range les cheveux du petit garçon qui sont emmêlés. Anne entre dans la chambre en tenant des croissants et du café chaud qui dégage une bonne odeur partout.

MARIE :

– Le café est prêt ? L'odeur est dégagée partout.

ANNE :

– A cette heure, j'aime beaucoup me reposer en buvant du café avec des amis. J'aime les dimanche après midi d'automne et surtout quand je goûte du café chaud avec des croissants au beurre ou aux amandes.

Quand Anna les met sur la table, Fotis saisit un croissant et il le mange avidement. Marie lui fait de gros yeux. Il se conforme et il mâche comme il faut.

Anne sert le café et elle demande à Fotis.

ANNE :

– Fotis, tu veux du jus d'orange ?

FOTIS :

– Oui, j'en veux.

Anne crie à Catherine.

ANNE :

– Catherine, apporte-moi, un verre de jus d'orange, s'il te plaît. Il y a tant de choses simples qui nous donnent beaucoup de plaisir. Toi, tu n'es pas d'accord avec moi ?

MARIE :

– Mais si. Toi, tu as trouvé le plaisir ? Tu es donc une femme heureuse. Mais malheureusement, nous les gens, nous ne donnons aucune importance à ces choses simples qui passent tout près de nous et offrent vraiment beaucoup de beauté et de plaisir.

Catherine se présente à la porte en tenant une carafe pleine de jus d'orange et deux verres. Elle les met sur la table et salue Marie.

CATHERINE :

– Bonsoir ! Comment allez-vous Madame Marie ?

Fotis s'arrête de manger et fixe son regard sur elle. Il la trouve belle.

MARIE :

– Bonsoir Catherine. Je suis venue avec mon neveu pour vous faire une visite. Nous faisons compagnie à ta mère.

CATHERINE :

– Très bien. C'est une bonne idée.

Maman, je sortirai, j'irai faire une promenade, d'accord ?

Elle lui donne un baiser.

ANNE :

– Alors tu sortiras aussi ce soir ?

CATHERINE :

– J'ai déjà fini mes devoirs.

ANNE :

– Prends manger un croissant !

CATHERINE :

– Non, je n'ai pas faim. Je suis pressée. Je vous salue.

Elle paraît dérangée. Comme Catherine avance vers sa chambre Fotis la regarde constamment avec enthousiasme. Elle lui plaît beaucoup.

ANNE :

– Ma fille, Catherine a commencé de sortir en compagnie de quelqu'un, comme j'ai bien compris.

MARIE :

– Oui, elle a déjà grandi. Elle n'est plus une petite fille.

ANNE :

– Oui, mais je m'inquiète. Je veux savoir où elle va et avec qui. J'essaie être son amie. Je suis divorcée et comme tu sais et j'en ai une grande responsabilité.

MARIE :

– Depuis combien de temps tu es divorcée ?

ANNE :

– Depuis 10 ans. J'ai élevé Catherine presque toute seule. Son père est à l'étranger. Quand il vient, il la rencontre et ils passent beaucoup de temps ensemble. Je ne me plains pas, son comportement est juste. Mais tu vois, il n'habite pas en Grèce.

MARIE :

– Catherine est une bonne fille.

ANNE :

– Oui, elle l'est et elle est aussi équilibrée. Plaise à Dieu qu'elle soit heureuse dans sa vie.

MARIE :

– Pourquoi tu n'as pas contracté un second mariage ?

ANNE :

– Toi, tu trouves que c'est facile ? J'ai une relation avec quelqu'un depuis deux ans. Un grand amour ! Je crois que Georges m'adore aussi. Je ne sais pas ce qui se passera..... !

MARIE :

– Lui, il est marié ?

ANNE :

– Non, il est divorcé. C'est un bon enfant.

MARIE :

– Il faut que vous vous mariiez !

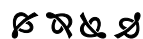
ANNE :

– Je ne sais pas. Je pense à Catherine. Nous n'avons jamais discuté cette matière. Bien que le dernier temps je ne le rencontre souvent, il disparaît. Le premier temps nous étions bien inséparables. Je l'aime beaucoup. Je suis sûre d'être amoureuse de lui bien plus d'autre fois.

Fotis n'écoute pas la discussion. Il pense à Catherine. Tandis qu'elles discutent, lui, il glisse doucement et va vers le couloir.

Il avance timidement vers la chambre de Catherine. La porte est entrouverte. Quand il s'approche, il met son visage à l'ouverture de la porte. Il regarde furtivement avec curiosité. Catherine ne le comprend pas, il a le dos tourné, il se déshabille. Les yeux de Fotis restent très longtemps immobiles et la regardent. Les longs cheveux rafraîchis de Catherine brillent et son corps est élancé. Elle porte une robe courte et elle se regarde dans le miroir. Elle se regarde encore dans le miroir. Fotis se sent de forts émois amoureux. Sa cœur sonne fort. Il la regarde encore pour quelques minutes et il s'éloigne pour qu'elle ne le comprenne pas.

Anne les invite à nouveau à une réunion des amies. Et puis c'est une bonne idée d'avoir des relations avec une voisine gentille.



Ils se préparent à assister à la réunion d'Anne. Ils sont en retard. La prostituée cherche ses bijoux. Fotis s'assied sur le lit de Marie en l'attendant. Marie est très angoissée.

MARIE :

– Je dois porter mes bijoux...pour me sembler élégante parce que Anne a invité toutes ses amies. Je les porte seulement quand je vais faire une promenade avec mon neveu et ma sœur.

FOTIS :

– Catherine sera là ?

MARIE :

Eh ! ...peut-être...toi, tu es prêt ? Voyons voir ! Que vois-je ? Ah ! cette touffe folle ! Elle est toujours en désordre.

Elle lui soigne les cheveux. Elle lui tire la blouse vers le bas.

MARIE :

– La blouse que je t'ai achetée est belle. Tu dois avoir un comportement circonspect pour que nous fassions une bonne impression.

FOTIS :

– Tu ne sais pas si Catherine est là ?

MARIE :

– Je ne suis pas sûre.

Elle ouvre sa boîte de bijoux et choisit ceux qui se doivent en l'occurrence. Elle montre les bijoux à Fotis.

MARIE :

– Ceux-ci sont comme il faut.

Elle les porte en se regardant dans le miroir. Ensuite elle lui dit.

MARIE :

– Donne moi mon portable. Je dois l'apporter parce que les autres invitées apporteront aussi le leur.

FOTIS :

– Et qui va nous téléphoner ?

MARIE :

– Personne. Je veux seulement leur montrer que nous avons, nous aussi un portable. Viens... allons...je ne veux pas que nous arrivions en retard, il y aura aussi du repas.

Ils sortent de la chambre et en se dirigeant vers la sortie, Marie s'arrête et se regarde dans le miroir qui est suspendu sur un meuble. Elle s'inquiète de son maquillage si il est trop intense et il ne convient pas à la circonstance.

MARIE :

– Le rouge à lèvres est vif ?

Elle montre ses lèvres à Fotis. Lui, il les regarde attentivement.

FOTIS :

– Tes lèvres sont très belles.

MARIE :

– Mon vieil ami, je ne t'ai pas demandé si elles sont belles mais si la couleur de rouge est vive.

FOTIS :

– Que veut dire « vive » ?

MARIE :

– Bien, oublie ce que je t'ai dit. Allons !

Ils sortent de la maison. Marie tient la main de Fotis. Ils s'adressent vers la maison de Anne. Marie fait un faux pas et s'arrête de marcher quelques minutes à cause d'une douleur légère. Elle baisse et s'occupe de son pied.

MARIE :

– Va au diable, bordel de merde, je ne me suis pas habituée à marcher en portant des chaussures à talons.

FOTIS :

(Perplexe)

– Et pourquoi tu les portes ?

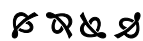
MARIE :

– Je crois que c'est plus chic. Je t'ai déjà expliqué que nous devons être comme il faut. Chez elle, Anne a aussi invité ses amies. Tu dois avoir un comportement circonspect et ne pas oublier qu'elles ne connaissent pas la profession que j'exerce. Si elles te demandent quelle est ma profession toi, tu diras que je tiens un magasin.

FOTIS :

– Je ne l'oublierai pas, ne t'inquiète pas.

Ils marchent à pas rapide pour ne pas être en retard.



Anne ouvre la porte. Elle est belle. Elle porte un pantalon étroit en cuir brun et une blouse blanche en tricot aussi. Ses cheveux sont bien coiffés.

ANNE :

– Bien venue !

MARIE :

– Bonsoir, nous sommes un peu en retard.

ANNE :

– Venez, passez ! nous vous attendons !

Ils s'avancent vers le salon où deux amies et une cousine d'Anne se trouvent. En un moment, Marie se sent un peu de peur mais Fotis la pousse pour qu'elle s'avance, en cherchant Catherine avec son regard. Ils saluent poliment.

MARIE :

– Bonsoir !

FOTIS :

(Timidement)

– Bonsoir !

Anne fait les présentations.

Marie passe dans le salon et s'assied sur le canapé. Elle met son sac par terre. Elle se sent un peu perplexe. Fotis ne la suit pas mais il est debout un peu plus loin. Pour quelques instants l'atmosphère est très calme dans le salon. Personne ne parle. Alors Anne interrompt le calme.

ANNE :

– Fotis, toi tu peux aller dans l'autre chambre où Catherine et les autres enfants se trouvent.

FOTIS :

– Oui, j'y vais.

Fotis s'éloigne en regardant Marie. Une invitée commence la discussion.

PREMIÈRE INVITEE :

– Qui est déjà allé au théâtre ?

Aucune réponse de la part d'autres invitées.

ANNE :

– J'ai vu une pièce théâtrale qui ne me plaisait pas assez. Il y a beaucoup de théâtres. On ne peut pas choisir facilement.

DEUXIÈME INVITEE :

– Ah ! Que j'aie du temps libre pour pouvoir aller au théâtre, mais malheureusement je n'en ai pas assez pour pouvoir m'occuper de ma distraction. Chaque jour, mon travail et la maison me prennent tout mon temps et j'aide aussi mon fils à faire ses devoirs.

Elle s'adresse à Marie.

DEUXIÈME INVITEE :

– Vous, vous aidez votre neveu ?

MARIE :

– Il restera chez moi quelques jours.

DEUXIÈME INVITEE :

– Vous l'aidez pendant ces jours ?

MARIE :

– Je n'ai pas de temps. J'ai beaucoup de travail au... « magasin ».

DEUXIÈME INVITEE :

– Vous tenez un magasin ?

MARIE :

(Embarrassée, pressée)

–Oui.

DEUXIÈME INVITEE :

– Vous avez beaucoup de « clientèle » ?

MARIE :

– Oui,..... je suis débordée de travail.

DEUXIÈME INVITEE :

– Vous vous fatiguerez.

MARIE :

– Oui, bien sûr.

DEUXIÈME INVITEE :

(En insistant)

– Vous gagnerez alors, beaucoup d'argent.

MARIE :

– Assez !

Marie s'indigne. Elle se lève pour se servir. Elle veut éviter le bavardage qui l'ennuie. La table est pleine de toutes sortes d'amuse-gueules qu'Anne a préparés. L'autre invitée continue la discussion.

TROISIÈME INVITEE :

– Mon fils est « génial » comme ses professeurs prétendent.

PREMIÈRE INVITEE :

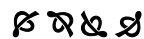
– Bravo ! Félicitations ! Nos enfants ont de la culture. Hier, vous avez vu la série intitulée « L'aimée » ?

TOUTES ENSEMBLE :

– Oui, bien sûr.

Alors, elles commencent à parler sans cesse pour les épisodes de la série. Marie observe les lèvres des invitées qui s'agitent si rapides. Elle ne participe pas à la discussion parce que elle n'a jamais vu les épisodes de la série. Elle n'aime pas la télé, elle préfère plutôt écouter de la musique. Elle écoute la discussion en mâchouillant. Elle s'ennuie trop. Elle regrette d'être venue. Elle se lève, elle fait un plat plein d'amuse-gueules et puis elle s'assied. Après les avoir mangés, elle se relève, elle remplit de nouveau son plat et elle s'assied.

Ainsi, l'heure passe.



Catherine, Fotis et deux autres garçons se trouvent dans la chambre de la petite fille. Ils boivent du coca-cola et ils discutent. Fotis jette des coups d'œil à la dérobée à Catherine. Il la trouve belle. Elle brille. Elle porte une jupe courte et un chemisier collant. Les deux garçons discutent mais Catherine les écoute indifféremment. Ils commencent la discussion avec Fotis.

JEAN :

– Donc, comment tu t'appelles ?

FOTIS :

– Je m'appelle Fotis.

JEAN :

– Tu es en quelle classe ?

Fotis rougit et pense à la réponse.

FOTIS :

– En sixième classe de l'école primaire.

NIKOS :

– Tu fais plus grand que ton âge

FOTIS :

(en hésitant)

– Non, j'ai cet âge..... mais je parais plus grand.

Fotis les regarde attentivement. Il espère que les invités n'ont pas compris son mensonge. Catherine sort de la chambre. Fotis boit à

petites gouttes son coca cola et il se sent mal à l'aise. Nikos s'adresse à Yannis.

NIKOS :

– Je voulais acheter les chaussures que tu mets mais j'ai changé d'avis et j'ai acheté celles-ci que je mets.

Il lève son pied et il les montre.

NIKOS :

– C'est Nike.

YANNIS :

– Elles sont belles. Les miennes sont Strike. Tes chaussures sont plus chères que les miennes mais toutes les deux sont marquées.

Il s'adresse à Fotis.

YANNIS :

– Quelle est la marque des chaussures que tu mets ?

FOTIS :

(Il est dans une grande perplexité et il cherche une justification géniale)

– J'en ai déjà acheté beaucoup de marques et je les confonds.

NIKOS :

– La marque est écrite sur la chaussure...laisse-moi voir.

Il n'est pas persuadé des mots de Fotis et il baisse voir.

NIKOS :

– Rien n'est pas écrit.

FOTIS :

– La marque sera écrite au dessous....

YANNIS :

(Constamment, presque avec méchanceté)

– La marque n'est pas écrite au dessous de pied des chaussures mais à côté.

FOTIS :

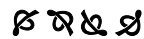
– Oui, bien sûr, mais ces chaussures ne sont pas d'ici. Mon oncle me les a envoyées de l'étranger.

Fotis sourit, satisfait de sa réponse rapide. Les autres le regardent avec une petite surprise.

FOTIS :

– Je vais au salon pour demander ma tante si elle veut quelque chose.

Fotis part pour que les autres ne comprennent pas ses mensonges.



Fotis et Marie retournent chez eux sans parler. Marie rompt le silence.

MARIE :

– Qu’elles soient toutes si imbéciles. Des types faux bourgeois.

FOTIS :

– Mes chaussures n’ont pas de marque, pourquoi Marie ?

MARIE :

– Dis moi, pour quelle raison la marque doit être écrite sur les chaussures ?

FOTIS :

– Les enfants l’ont dit.

MARIE :

– Les enfants, eux mêmes sont imbéciles comme leurs mères.

Entre-temps, ils arrivent à la maison.

Après quelques jours, Catherine et Fotis se connaissent bien. Ils ont rendu deux ou trois visites l’un à l’autre.

Un jour, Catherine sonne le volet de la chambre de Fotis. Il l’ouvre et il est très content de voir Catherine devant lui.

FOTIS :

– Salut Catherine !

Il est tout sourire.

CATHERINE :

– Regarde ce que je t’ai apporté.

Elle lui donne une petite boîte, Fotis l’ouvre, il voit un petit lapin et il le prend par ses oreilles. Il le met sur l’appui de la fenêtre. Le petit animal paraît être effrayé.

CATHERINE :

– Mon oncle m'a donné ce petit animal et j'ai pensé à te l'offrir. Je suis assez grande pour avoir un petit lapin et puis il ne pourra pas vivre dans un appartement. Il sera plus content chez toi car il y a une petite cour.

FOTIS :

– Je te remercie, c'est très gentil de ta part mais Marie l'acceptera ?

Il le prend dans ses bras.

CATHERINE :

– Mais pourquoi elle ne l'acceptera pas ? Tu le mettras dans la cour de la maison. Toi, tu le veux ?

FOTIS :

– Oui, je le veux bien. Merci.

Comme Fotis la regarde avec tendresse, il baisse et l'embrasse sur la joue. Ensuite, il approche à son oreille et lui murmure sans hésitation.

FOTIS :

– Catherine, tu veux avoir une relation amoureuse avec moi ? Tu me plais beaucoup.

Catherine se met à rire.

CATHERINE :

– Mais qu'est ce que tu dis ? Ce n'est pas possible. Moi, je suis comme ta sœur.

Une relation amoureuse n'est pas de ton âge, toi, tu es si petit encore. Plus tard, quand tu auras grandi tu feras une relation amoureuse avec la fille que tu aimeras.

FOTIS :

– On dit que l'amour est douleur.....

CATHERINE :

– Mais une douleur douce....Alors, je pars maintenant et fais attention.

Au moment où Catherine est prête de partir, Fotis lui demande avec angoisse parce qu'il ne veut pas écouter ce qu'il soupçonne.

FOTIS :

– Toi Catherine, tu es amoureuse ?

CATHERINE :

– je te répondrai une autre fois, je suis pressée maintenant. Au revoir.

Elle lui crie de loin et elle s'éloigne. Fotis lui crie, lui-même.

FOTIS :

– Quel nom veux-tu que je donne au lapin ?

CATHERINE :

– Ce que tu veux, c'est à toi.

FOTIS :

– Je l'appelle Catherine.

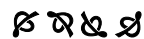
CATHERINE :

– Son sexe est féminin ?

FOTIS :

– Je ne sais pas.

Fotis hausse les épaules. Le sexe n'a pas d'importance pour lui. Ce nom lui plaît seulement.



Il est une heure après minuit. Marie regarde à la télé une émission pour l'environnement. Fotis s'appuie sur l'épaule de Marie, il s'alanguit de fatigue et il essaie d'ouvrir ses paupières pour regarder la télé. Soudain la sonnette de la porte retentit. Ils ont peur tous les deux. Marie court vers la porte et essaie de regarder par le judas de la porte. C'est son souteneur qui s'est évadé il y a longtemps. Avant d'ouvrir la porte elle fait signe à Fotis d'aller dans sa chambre. Fotis obéit et part. Marie ouvre la porte. Un type hagard entre dans la maison. Il est grand, câble avec des cheveux longs et plus jeune qu'elle.

LE SOUTENEUR :

– Qu'est ce que tu m'as fait, folle ? Pour quelle raison tu es allée la trouver ?

MARIE :

– Ah ! je ne pouvais pas la laisser tranquille, la garce ! Elle est entrée entre nous et elle va payer finalement.

LE SOUTENEUR :

– Pourquoi elle doit payer ? Elle n'a rien fait. Moi, je ne t'aime plus et reste loin de moi. Moi, je ferai la relation avec la femme que je voudrai chaque fois.

A cause des cris il est tout rougi et prêt de réagir violemment.

MARIE :

– Dis-moi la raison. Tu n'étais pas content de moi ? Je t'ai donné tant d'argent, tant de cadeaux.

LE SOUTENEUR :

– Je ne veux ni tes cadeaux ni ton argent. Je ne t'aime plus. Tu dois comprendre que notre relation a fini. Si tu te mêles à ma vie je vais casser les dents sur toi.

Fotis écoute à la porte. Le souteneur veut partir et il s'avance vers la porte. Marie court derrière lui et lui retire la main.

MARIE :

– Reste avec moi, je serai très gentille avec toi. Je te ferai tant de cadeaux que tu veux. S'il te plaît, ne pars pas.....
Elle le tient fort. Lui, il est mécontent et la pousse. Marie s'agenouille devant lui et lui attrape les pieds. Elle le plie.

MARIE :

– Tu sais bien que je t'aime beaucoup. S'il te plaît, ne pars pas

Fotis est derrière la porte et il est tout oreilles. Les cris le bouleversent. Il ouvre lentement la porte. Il s'étonne que Marie soit à cette mauvaise condition. Il n'attendait pas qu'elle soit si amoureuse de lui, qu'elle soit humiliée tant et qu'elle le supplie agenouillée. Il écoute le souteneur qui lui crie en se baissant vers elle.

LE SOUTENEUR :

– Lève-toi et ne pleurniche pas en reniflant car tu n'obtiendras rien. Je ne change pas d'avis. C'est fini la relation entre nous.

Marie ne le laisse pas tranquille. Elle lui tient les pieds en l'empêchant de s'avancer. L'homme bien bâti s'énerve et lui flanque une gifle avec force. Marie tombe par terre, ses lèvres sont sanglantes. Elle le regarde avec dégoût et elle crache sur lui.

MARIE :

– Toi, tu es un salaud !

LE SOUTENEUR :

– Je t'ai dit de me laisser tranquille et toi, tu n'écoutes pas !

MARIE :

– Va au diable.... ! sur les roses..... !

Le type part en sonnant la porte. Marie éclate en sanglots. Fotis, effrayé et nerveux, court lui donner son aide. Il est très inquiet.

FOTIS :

– Marie.....

MARIE :

– Ne t'affole pas mon petit, je sais survivre. Quelle sorte de femme prostituée suis-je ? Je l'envoie au diable ! Apporte-moi s'il te plaît, de l'eau oxygène et du coton par l'armoire de pharmacie qui est sur l'armoire des chaussures.

Fotis court et revient en ayant tout ce que Marie lui a demandé. Il les lui donne.

FOTIS :

– N'aie pas peur. Maintenant moi, je suis avec toi. Je te protégerai, je t'aiderai.

MARIE :

– Oui, oui, bien sûr.... ! Maintenant les deux vauriens vivent dans la même maison et ils passeront bien leur vie.

Elle met peu d'eau oxygène sur le coton pour soigner ses lèvres.

MARIE :

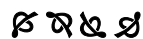
– Tu as compris mon petit ? Si une femme donne tout à un homme, à la fin de la relation, lui, il la gifle et lui donne un coup de pied au lieu de lui dire un « merci ». Mais un jour le connard sera puni..... !

Elle se lève du plancher et s'adresse à sa chambre à coucher. Fotis est avec elle. Il la tient prudemment et l'aide à coucher dans son lit. Marie est très bouleversée. Fotis couche près d'elle et lui tient la main de façon serrée. Alors, Marie l'embrasse et tous les deux essaient de se calmer en perchant sur le lit. La femme verse des larmes.

MARIE :

– J'ai beaucoup aimé cet homme mais lui il m'a trahi. Je lui ai donné le meilleur de moi-même. Je ne regrette pas. J'ai aimé. L'amour est le plus fort sentiment qui peut arriver.

Elle éteint la lumière de la lampe. Ils ne discutent pas. Ils restent silencieux. Marie se lève et allume le lecteur des CD. Elle cherche la chanson qu'elle aime beaucoup et qui lui fait mal. Enfin, elle la trouve et la met à jouer. Marie s'assied dans son fauteuil aimé où elle se repose d'habitude après une journée intense. Elle écoute la chanson en murmurant les paroles et Fotis la regarde silencieux, avec tristesse. Alors, Marie éclate en sanglots.



Les jours coulent rapides et plus heureux.

Un après midi, Marie essaie l'une robe après l'autre pour comparer et choisir. Elle est nerveuse. Elle ne peut pas choisir. Fotis tient dans ses bras son petit lapin et le caresse.

MARIE :

– Va, casse-toi ! Je ne sais pas quoi choisir !

FOTIS :

– Où iras-tu ?

MARIE :

– J'ai rendez vous. Après des années, moi, aussi, j'ai rendez vous. Tu as compris mon petit ? C'est toi que tu as changé ma vie, que tu m'as apporté de la chance. Il s'appelle Aristos. Il était venu au magasin assez de fois. Nous nous discussions beaucoup. Alors il est venu aujourd'hui et il m'a demandé que nous sortions ensemble.

FOTIS :

– Il n'a pas de relation ?

MARIE :

– Il est divorcé, épuisé et fatigué de sa vie. Il a deux filles mais qui ne le rencontrent presque jamais. Il devait être beau à sa jeunesse .

FOTIS :

(Avec angoisse)

– Tu vas le marier ?

MARIE :

– Mais qu'est ce que tu dis? Qui va me marier et qui je vais me marier?

Marie regarde par la fenêtre.

MARIE :

– Est-ce qu'il est déjà arrivé ? Il m'a dit qu'il va klaxonner.

FOTIS :

(Avec admiration)

– Il a une voiture ?

MARIE :

– Un petit tacot. N'attends pas jusqu'à l'heure que je revienne. Couche-toi et dors.

On entend le klaxon. Marie soigne ses cheveux.

MARIE :

– Ah ! Le voilà ! Il est déjà arrivé. Je pars, mon petit. Reste tranquille. Bonne nuit.

Elle l'embrasse et se dirige vers la porte. Là, elle s'arrête. Elle lui ferme l'œil.

MARIE :

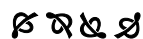
(En souriant avec malice)

– Je suis belle et.... Sexy.

FOTIS :

– Oui, beaucoup.

Elle part.



La taverne a le nom « la taverne de Nicolas ». Aristos sort du taxi bien habillé mais avec des vêtements démodés. Ses cheveux ont assez de gel. Il a un mouchoir par-dessus de la poche de sa veste. Il passe à l'autre côté de la voiture et il ouvre la porte à Marie qui en sort avec charme. Ce geste tendre lui plaît. Elle lui sourit avec un sourire séduisant.

Ils s'asseyent à une table à l'écart d'autres gens qui sont là. Peu de monde ! Ils commandent les premiers plats. Ils discutent en mangeant et en buvant. Après peu de temps.

ARISTOS :

– Qu'est-ce que tu veux manger ma pigeonne ? Une entrecôte ou une brochette ?

MARIE :

– Oh ! Je ne veux rien d'autre. Je suis pleine. Ma tête tourne aussi un peu....

ARISTOS :

– Ce soir, nous allons bien manger et boire. C'est un jour différent et particulier pour moi.

Il la regarde avec tendresse. Marie éprouve les mêmes sentiments.

MARIE :

– Pour moi aussi, Aristos. Commande, donc ce que tu préfères mieux.

Il crie avec un accent français.

ARISTOS :

– Garçon....

Il lui fait signe en levant la main.

Fotis s'endort sur le canapé tandis que la télé est allumée. Il rêve.

Fotis est un homme riche. Il s'assied sur un « bureau tronçonné ». Autour de lui, il y a des appareils de téléphone, des ordinateurs, des documents, des stylos, des portefeuilles, des cendriers, des cigares et des chaises. Lui, il porte un costume cher et une montre chère. Sa cravate est imprimée et ses cheveux sont bien soignés. Il allume un cigare, il tourne le fauteuil trône et regarde par la grande fenêtre la ville qui est éclairée.

Après quelques minutes, quelqu'un sonne la porte. Fotis répond sans tourner.

FOTIS :

– Qui est-ce ?

Catherine entre en portant un tailleur élégant et ses cheveux sont bien relevés en chignon. Fotis tourne sa chaise et il la voit. Il lui fait signe de s'approcher. Elle s'avance et s'assied sur ses genoux. Puis elle l'embrasse et le caresse. Lui, Il la presse très fort contre son cœur. Catherine embrasse sur les lèvres de Fotis.

Soudain, Fotis se réveille et il sursaute du canapé. Il met sa tête entre ses doigts.

Il soupire. Il regarde la porte et ensuite l'horloge. Il est minuit. Il est seul.

Marie n'est pas encore revenue. Alors, il met sa tête sur l'oreiller du canapé et essaie de dormir d'un sommeil profond parce qu'il veut voir le même rêve.

♫ ♪ ♪ ♪

La sonnette de la porte sonne presque constamment. Fotis ouvre la porte. C'est Catherine.

CATHERINE :

– Salut, Marie est là ?

FOTIS :

– Oui, elle est à la cuisine.

Fotis est joyeux en voyant Catherine qui se dirige vers la cuisine.

CATHERINE :

– Bonsoir Marie. Qu'est ce que tu cuisines ?

MARIE :

– Je cuisine des boulettes de riz et de viande hachée pour demain. Je manquerai pendant toute la journée.

Catherine s'assied sur la chaise tandis que Fotis reste debout, en arrière, en appuyant sur la porte.

CATHERINE :

– j'aime beaucoup les boulettes de riz et de viande hachée.

MARIE :

– Reste manger. A bientôt le plat sera prêt.

CATHERINE :

– Je viens de manger un hamburger avec Dimitris..... Je ne t'ai rien dit pour Dimitris, n'est-ce pas ?

MARIE :

– Non.

CATHERINE :

– Je l'ai connu avant quelques jours chez une amie. Quand nous nous sommes regardés, j'ai éprouvé un sentiment bizarre. Je l'aimé du premier regard.

Elle s'arrête en tournant vers Fotis. Catherine lui jette un coup d'œil et après elle continue de parler.

CATHERINE :

– Depuis ce moment là, je suis très amoureuse de lui. Je ne peux pas dormir, lire et je le pense tout le temps. Du matin que je réveille jusqu'au soir que je dors. Quand je dors seulement, je ne le pense pas mais beaucoup de fois je le rêve. C'est l'amour ! Marie....c'est l'amour !

MARIE :

– Toi ma petite, tu es très bouleversée ou mieux tu es très amoureuse. C'est ton premier amour. Vous sortez ensemble ?

CATHERINE :

– Oui, nous sortons ensemble. Nous nous rencontrons ensemble. Tu sais, il y a encore un problème qui m'occupe... Je ne sais pas quoi faire...Je ne sais pas comment te le dire. Le problème est très personnel mais je veux le discuter avec quelqu'un. Je l'ai déjà discuté assez de fois avec une amie. Mais je ne sais pas pour quelle raison je veux aussi discuter mon problème avec toi et je pense que je ne te connais pas bien.

MARIE :

– Je connais, je comprends Catherine mais c'est mieux de discuter ton problème avec ta mère. Elle t'aime et elle se soucie beaucoup de toi. Elle est jeune, intelligente et vous pouvez être des amies.

En même temps, elles écoutent la porte de sortie qui ferme avec force. Fotis sort dehors, énervé. Elles se regardent. Marie est en question.

FOTIS :

– C'est Fotis....il est parti.

CATHERINE :

– Je dois partir. Tu as raison, je vais parler à ma mère.

Marie suit Catherine jusqu'à la sortie et ensuite elle va trouver Fotis. Elle le cherche. Elle le voit assis sur les escaliers d'une maison plus loin, il est fâché. Elle s'assied à côté de lui.

MARIE :

– Qu'est ce que tu as mon petit gremlin ?

Fotis ne répond pas, il baisse la tête et il serre ses poings. Marie lui lève le visage et lui essuie les larmes.

MARIE :

– Tu pleures pour une femme depuis cet âge ? Qu'est ce que tu feras plus tard ?

FOTIS :

– je ne pleure pour une femme.

MARIE :

– Moi, je ne me trompe pas !

FOTIS :

(Avec obstination et colère)

– Je ne pleurai plus.

MARIE :

– Ah ! toi, tu te trompes. Plaise à Dieu !

FOTIS :

– Je serai dur. Je ferai attention.

MARIE :

– Tu ne peux pas prendre des mesures à l'amour qui vient soudain et personne ne peut prévoir.

FOTIS :

– Je ferai des efforts pour éviter cette situation.

MARIE :

– Tu n'obtiendras rien, mon petit. Tu connaîtras beaucoup d femmes mais quelques unes te séduiront plutôt. Tu souffriras alors. Cette situation te blessera mais tu oublieras et tu répéteras la même chose. C'est la vie ! Lève-toi donc. Allons dans la maison nous asseoir au salon et regarder la télé que tu aimes trop.

FOTIS :

– Je veux rester encore ici.

MARIE :

– Bien, reste si tu veux. Tu dois savoir qu'un jour tu seras grand et fort. Moi, je crois à toi, Fotis.....je crois !

Elle l'embrasse, elle lui donne un baiser à son front et part. Fotis ne fait aucun geste, il la regarde qui s'éloigne.

Dans la voiture d'Aristos, Marie s'assied devant et Fotis s'assied derrière. C'est dimanche et tous les trois vont faire une promenade. Ils sont de bonne humeur. Aristos allume la radio et ils écoutent une chanson à succès grecque. Marie la chantonne, Aristos en siffle l'air et Fotis s'amuse en regardant par la fenêtre les autres voitures qui passent. La voiture est très vieille et roule avec difficulté.

ARISTOS :

– Nous allons où ?

MARIE :

– Au parc d'attractions. Tu veux que nous y allions Fotis ?

FOTIS :

– Oui, beaucoup.

ARISTOS :

– Allons-y donc, mon garçon.

Il met plus le gaz.

Aristos va d'une caisse à l'autre pour qu'il puisse retirer des billets pour toutes les attractions. Fotis et Marie l'attendent devant la poupée qui tourne. Tous ensemble s'asseyent sur le siège de la ballerine qui tourne avec vitesse. Fotis hurle en tenant fort Marie qui hurle elle aussi à cause de sa peur. Aristos est assis en face d'eux et crie fort lui-même. Ils hurlent tous ensemble.

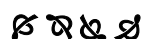
TOUS ENSEMBLE :

– Oh !.....Oh !.....Oh !.....

Ils s'amuse beaucoup. Ils passent bien. Fotis s'enthousiasme tant ! Quand ils descendent de la ballerine Fotis embrasse tantôt l'un tantôt l'autre et il leur donne tout le temps des baisers. Il est très joyeux.

ARISTOS :

– J'ai retiré des billets pour toutes les attractions. Alors, continuons nous amuser..... !



Marie, angoissée, va et vient de la cuisine à la salle à manger. Elle prépare la table car elle a invité Aristos à dîner. Anne l'aide.

ANNA :

– A quelle heure, tu lui as dit de venir ?

MARIE :

– Vers deux heures. Quelle est ton opinion ? La table est bien dressée ?

ANNA :

– Formidable.

MARIE :

– Je veux lui faire plaisir. Je souhaite que nous passions bien. Il y a longtemps qu'il n'a pas mangé un plat de ménage et il n s'est pas mis à une bonne table. Il vit tout seul. Il n'a pas d'argent.

ANNA :

– Il y a une mauvaise odeur de friture. Tu as frit des boulettes de viande ?

MARIE :

– Oui, il les aime. Il me l'a dit l'avant-veille.

ANNA :

– Tu n'as pas de produit désodorisant pour absorber la mauvaise odeur ?

MARIE :

– Je n'en ai pas. Ah ! Tu sais ce que je vais faire ? Je vais sortir le linge lavé de la machine à laver et je le mettrai sur les radiateurs allumés pour être bien séché. La maison, grâce à la chaleur, aura la belle odeur de Soupline.

ANNA :

– Mm. ! c'est intelligent !

Marie cesse d'aller et de venir et regarde Anne. Elle veut lui dire quelle est sa profession vraie mais elle hésite. Elle le laisse de côté.

En même temps, on sonne trois brefs coups à la sonnette. Fotis ouvre la porte. C'est Aristos propre et rasé. Il tient une boîte de petits gâteaux et une plaque de chocolat.

ARISTOS :

– Salut, mon bel homme !

Il caresse la tête de Fotis et lui donne la boîte et la plaque de chocolat.

FOTIS :

– Salut, Monsieur Aristos.

ARISTOS :

– La belle est dedans ?

FOTIS :

– Oui, elle t'attend. C'est Anna aussi.

Aristos entre dans le salon.

ARISTOS :

– Je salue les belles dames.

Il fait le baisemain à toutes les deux.

ANNA :

– Je suis ravie de vous connaître monsieur Aristos.

ARISTOS :

– Moi aussi, madame.

ANNA :

– Je suis l'amie de Marie.

ARISTOS :

– Vous resterez avec nous ?

ANNA :

– Non...non ! Merci beaucoup monsieur. Tu es prêt Fotis ?
Allons partir !

FOTIS :

– Je ne viendrai pas avec toi. Je vais chercher mes amis.

MARIE :

– D'accord mais fais attention. Ne reviens pas tard le soir.

ANNA :

– Bon appétit et bonne soirée !

Fotis laisse la boîte de gâteaux sur la table et il prend avec lui la plaque de chocolat. Il part avec Anna. Quand ils ferment la porte en sortant, Aristos approche Marie et l'embrasse. Aristos se frotte les mains et lui dit :

ARISTOS :

– Qu'est ce que nous avons aujourd'hui ?

MARIE :

– Tout ce dont tu as envie, mon garçon.

Il lui donne un léger coup au derrière.

ARISTOS :

– Allons nous asseoir.

Le repas a fini. Marie débarrasse la table. Aristos se lève et avance vers elle. Il l'embrasse avant d'entrer à la cuisine. Il la tient avec tendresse dans ses bras. Il lui donne un baiser au cou.

MARIE :

– Eh Aristos, toi tu joues le romantique ?

ARISTOS :

– Pourquoi Madame, nous ne pouvons être romantiques nous aussi ?

Il lui donne encore un baiser.

MARIE :

– Alors Aristos ça suffit comme ça !

ARISTOS :

– Non, ça ne suffit pas mon pigeon. Aujourd'hui, je serai tout sucre tout miel.

Il couvre Marie des caresses. Il lui lève la blouse et lui caresse la taille.

MARIE :

– J'aime beaucoup la manière que tu me caresses. Il y a longtemps que je me rappelle la dernière fois..... !

ARISTOS :

– Cela te plaira plus à bientôt, mon pigeon.

MARIE :

– Fais doucement mon bel homme. Tu jetteras les assiettes par terre.

ARISTOS :

– Nous allons les casser, ma gaillarde.

Marie met les assiettes sur la table. Elle lui tient la main et le conduit à sa chambre. A la porte, elle le serre dans ses mains et ils s'embrassent avec passion.

Dritan va au lieu de rencontre. Ses amis sont là.

TAOULANT :

– Oh ! regardez qui est venu, l'aristocrate !

DRITAN :

– Salut à tous !

ARBIN :

– Pourquoi tu ne viens plus ? Où tu es ?

TAOULANT :

– Qu'est ce que tu portes ? Quels vêtements !

Il lui attrape les manches de la chemise avec un geste moqueur. Dritan s'assied sur la bordure du trottoir et commence à réciter. Les autres écoutent avec attention.

TAOULANT :

– Tu es amoureux, toi ?

Il baisse vers Dritan et lui dit en souriant avec ruse.

TAOULANT :

– C'est-à-dire tu veux.....

DRITAN :

– Je veux la tenir dans mes bras, la regarder, l'embrasser. Mais elle, elle est amoureuse d'un aristocrate. Lui, il a une moto mais moi, je n'en ai pas.

TAOULANT :

– Elle ne veut pas parce que toi, tu es encore un enfant. Mais qu'est ce que tu dis pour la moto ? Tout cela est une bêtise. Voilà regardez un amoureux. Nous, nous n'avons rien à manger et lui il court derrière les robes d'une femme aristocratique. D'ailleurs, tu ne fumes pas.

Il allume une cigarette.

DRITAN :

– J'ai écouté que c'est son anniversaire après demain. Je veux lui acheter un cadeau mais je n'ai pas d'argent et j'ai honte d'en demander de Marie.

ARBIN :

– Elle, elle bat froid à toi et toi, tu veux lui acheter un cadeau ?

DRITAN :

– Je le veux bien. Elle est très gentille avec moi. Avant-hier, elle m'a donné un petit lapin comme cadeau.

ARBIN :

– Alors, allons voler quelque chose. Une bague peut être. Ces cadeaux ne sont pas offerts aux belles poules ?

DRITAN :

– Mais non, elle n'est pas belle poule. Je ne suis pas d'accord avec la bague. Il est plus préférable d'acheter un collier.

TAOULANT :

– Dans l'autre rue il y a deux personnes qui vendent des colliers et des bagues.

DRITAN :

– Encore une fois la même chose. La police nous poursuivra et je ne pourrai pas revoir Catherine. Marie sera aussi très triste en apprenant cette nouvelle.

TAOULANT :

– Qu'est ce que tu veux alors, que nous allons faire ? Tu veux que nous te prêtions de l'argent que nous avons pour que tu achètes le cadeau ?

DRITAN :

(en hésitant)

– Je dois faire la manche pour pouvoir ramasser de l'argent.

TAOULANT :

– Eh ! toi, tu crois que cet argent est assez ? Qu'est ce que tu achèteras ? Il faut que nous fassions « le travail » sans quoi il n'y aura pas de cadeau.

DRITAN :

– Laisse-moi y penser. Je ne veux pas que la police me poursuive encore.

TAOULANT :

– Jusqu'à ce que tu y penses, l'anniversaire passera et toi tu auras perdu la belle poule, mon idiot !

ARBIN :

– Il dit des mots justes, mon vieux.

DRITAN :

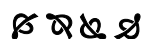
– OK ! je suis d'accord avec vous. Allons chez mes oncles maintenant pour les voir et après je retournerai chez Marie.

Ils descendent la rue. Assez d'immigrés sont réunis devant les bicoques où ils restent. Quelques agents de police discutent devant eux. Tout le quartier est en émoi. Les enfants s'approchent. La discussion devient plus violente. Les agents de police ne leur donnent aucune importance. Eux, ils sont énervés. Une voiture cellulaire de la police vient dans la rue. L'un regarde l'autre avec inquiétude. La voiture cellulaire de la police approche et stationne devant eux. Les Albanais protestent. Leurs cris deviennent de plus en plus forts. Les agents de police deviennent un peu violents. Ils se mettent à les pousser vers la voiture cellulaire de la police. Il y a un peu de panique.

TAOULANT :

– N'essayons pas d'échapper. Nous n'obtiendrons pas.

L'un après l'autre entre dans la voiture cellulaire de la police.



Ils se trouvent pour encore une fois dans une salle cabine d'un commissariat de police. Dritan est silencieux au coin. Il est peureux et attristé comme les autres le sont aussi. Dritan se lève et va vers la glace et regarde les agents de police qui se trouvent dans l'autre chambre. Il essaie comprendre leurs intentions par les gestes. L'un d'eux parle au portable, l'autre dort dans un fauteuil et le troisième est à son bureau et il écrit quelque chose. Il commence à s'inquiéter parce que les agents de police ne leur donnent pas encore la permission de partir. Il demande ses compatriotes.

DRITAN :

(Avec angoisse)

– Nous partirons le matin ?

Eux, ils sont silencieux. Personne ne répond. Il continue de poser des questions.

DRITAN :

– Ils nous donneront la permission de partir ? Je dois aller chez Marie et rencontrer Catherine. Eux, ils doivent nous laisser partir.

ARBIN :

– Mais qu'est ce que tu dis ? Tu dis des bêtises. Quelles maisons ? Est que nous en avons ? Ne recommence pas les pleurnicheries, viens t'asseoir près de moi. Nous n'avons pas envie d'écouter tes sottises.

Un Albanien plus bien habillé et plus propre que les autres frappe au miroir et appelle un agent de police. Il demande de lui parler. L'agent de police ouvre la porte.

L'AGENT DE POLICE :

– Qu'est ce que tu veux ?

L'ALBANIEN :

– Je veux vous dire deux mots si je peux, s'il vous plaît.

L'AGENT DE POLICE :

– OK, viens.

L'Albanien passe à l'autre chambre.

L'ALBANIEN :

– Nous resterons ici pendant toute la nuit ? Nous avons des papiers à vous montrer, il y a des enfants entre nous aussi. Comment ils resteront ici pendant toute la nuit ?

Ses yeux sont enflés, sa voix tremble.

L'AGENT DE POLICE :

– Ces enfants ? Mais qu'est ce que tu dis mon vieux ! Eux, ils tournent dans toutes les rues d'Athènes. Ils n'ont pas besoin. Va dedans, avec les autres et dans un moment nous vous appellerons.

Mais l'Albanien continue la conversation, il insiste et demande encore une fois à l'agent de police.

L'ALBANIEN :

– Pourquoi vous ne tenez pas les personnes qui sont suspects ? Moi, et un autre Albanien nous avons fait des études et nous avons des papiers qui nous permettent travailler.

L'AGENT DE POLICE :

– Il est préférable d'aller dedans plutôt que de rester ici. Ne continue pas la protestation qui n'aboutira à rien.

L'ALBANIEN :

– je veux vous expliquer quelque chose.

L'AGENT DE POLICE :

– Ne m'explique rien, c'est du temps perdu. Va dedans.

Il l'oblige de retourner à la cellule de poste de police.

Après quelques heures un agent de police ouvre avec une clé la porte de la cellule de poste de police.

L'AGENT DE POLICE :

– Sortez tous dehors !

Ils commencent à sortir peu à peu. L'agent de police leur fait signe de s'avancer. Ils sont tous insomniaques. Ils sont debout au coin de la chambre et attendent pour quelques instants. Un autre agent de police les approche.

LE DEUXIÈME AGENT DE POLICE :

– Aujourd'hui vous serez expulsés ! Le pullman vous emmènera jusqu'aux frontières et ensuite vous serez chez vous.

Dritan regarde ses compatriotes. Personne ne réagit. L'agent de police pousse l'un après l'autre vers la porte de sortie. Dritan n'avance pas. Il tombe par terre et il s'assied. On lui crie de se lever et de s'avancer. Dritan ne les écoute pas. Il a pris la décision de se protester. L'agent de police énerve.

L'AGENT DE POLICE :

– Lève-toi petit car tu vas déguster.

DRITAN :

– Je ne me lève pas. Je ne vais nulle part. Moi, j'habite avec Marie.

L'AGENT DE POLICE :

– Qui est-ce Marie ?

DRITAN :

– C'est Marie.

L'AGENT DE POLICE :

Quel est le nom de Marie ?

DRITAN :

– Je ne sais pas.

L'AGENT DE POLICE :

– Tu ne connais pas le nom de Marie et toi, tu veux que je croie que tu habites avec elle ? Tu te fous de nous ?

DRITAN :

– Moi, je dis la vérité. Je reste avec elle.

Il essaie de retenir ses larmes mais il ne peut pas. Il ne peut plus endurer l'injustice qui l'étouffe.

L'AGENT DE POLICE :

– Bien... !Bien..... ! lève-toi maintenant et quand tu arriveras chez toi, envoie lui une carte postale.

Dritan s'entête et il énerve beaucoup. Il ne s'agite pas. Les autres autour de lui suivent surpris. Il a croisé ses bras sur la poitrine et il a baissé la tête vers le plancher.

L'AGENT DE POLICE :

– Ne comporte pas avec cette manière. Bien que tu ne veuilles pas, tu partiras. Les autres, avancez..... vers le pullman.

Les autres s'avancent lentement. Deux Albaniens tournent leur tête et regardent Dritan. Ils veulent lui donner leur aide mais à la fin ils regrettent et ils avancent vers la pullman. Les deux agents de police lèvent Dritan par les aisselles et le tirent vers la porte de sortie. Comme il est mince et mignon, c'est facile pour eux de le mettre dans le pullman. Lui, il résiste en contrebalançant avec ses pieds. Les deux agents de police le lèvent et le mettent dedans avec force. Ils crient au chauffeur.

LES AGENTS DE POLICE :

– Ferme la porte et démarre. Tous sont dedans.

Les portes ferment hermétiquement.

Dans le pullman, tous s'asseyent à leurs places. Leurs visages sont sombres. Personne ne parle. Dritan s'assied à une place près de la fenêtre, à côté d'Arbin. Comme ils sont fiers de son comportement, tous le regardent avec fierté. Eux, ils n'ont pas osé de résister. Arbin le tance.

ARBIN :

– Qu'est –ce que tu voulais montrer avec cette manière ? Tout cela ne passe plus !

DRITAN :

– C'est injuste...très injuste ! J'étais si contente de ma vie ! D'abord, j'ai fait la connaissance de Marie et ensuite je chercherais trouver du travail.

Il regarde par la fenêtre. Ses yeux se remplissent de larmes mais il ne pleure pas. Il se maîtrise. Il donne un poing à la place de devant et il serre ses poings. Il se rappelle les bons moments qu'il a passés avec Marie et Catherine. Il se rappelle des images comme celle de Catherine qui lui a offert le petit lapin et lui de son part lui a donné un baiser. Il se souvient de Marie qui faisait la cuisine et qui le couvrait avec une couverture quand il dormait. Il se rappelle aussi Aristos qui lui a offert des tablettes de chocolat. Le bruit de la machine s'entend. Le chauffeur met la machine en marche et le pullman commence à rouler. Le ciel est plein de nuages. IL commence à pleuvoir. Arbin le regarde avec tristesse.

ARBIN :

– Ne sois pas triste mon vieux, nous ferons tous les efforts de retourner.... !

DRITAN :

– Je reviendrai, tu verras, je reviendrai.

La pluie redouble. Le pullman s'éloigne lentement de la poste de police car la rue est glissante et il tourne au coin. Maintenant, tout est différent rien n'est le même.

§ § § §

Marie fume l'une cigarette après l'autre et elle marche avec agitation d'un coin à l'autre de la chambre. Elle soliloque.

MARIE :

– Où est-il ? Comment je suis mêlée à tout cela ?

Elle regarde par la fenêtre. Ensuite elle va vers l'appareil de téléphone et appelle Anna.

ANNA :

– Allô !

MARIE :

– Il est absent depuis hier.

ANNA :

– Qui ? Aristos ?

MARIE :

– Non, Fotis. Hier midi, il est parti quand Aristos était là et il n'est pas encore venu. Je croyais qu'il reviendrait ce jour là. Je m'inquiète s'il a un accident. Je pense à lui le pire. Je savais au fond que les choses n'iraient pas comme je désirais. Et d'ailleurs pour quelle raison ?

ANNA :

– Tu sais, je ne veux pas t'épouvanter mais j'ai lu, l'autre jour dans la journal, qu'il y a quelques individus suspects qui approchent les petits enfants ensuite ils leur racontent des bobards et à la fin ils les emmènent chez eux. Va à la poste de police.

MARIE :

– Moi, je connais bien les agents de police, ma chérie. Malheureusement, ils ne m'aideront pas. Ils ne me donneront pas d'importance. Alors pour quelle raison, il faut que je m'y adresse ?

ANNA :

– Tu connais très bien la raison. Un enfant s'est perdu. Tu dois le chercher.

MARIE :

– D'accord..... !d'accord... ! je vais voir ce que ferai mais je ne vais pas à l'agent de police.

Marie ne sait pas quoi faire dans la maison sans Fotis. Elle s'assied sur les marches, elle allume une cigarette et en tire une grande bouffée. Leur peti lapin se présente à la porte demi-ouverte et quand Marie le voit, elle le prend dans ses bras et le caresse avec tendresse. Elle décide de ne pas rester seule dans la maison. Elle met le petit animal dedans, elle ferme la porte et elle part.

Marie va au magasin. Avant d'entrer dedans, elle regarde à droite et à gauche en cherchant Fotis. Les rues sont vides. Il y a du calme partout. Elle reste dehors. Elle s'assied sur les marches et allume une cigarette.

MARIE :

(En monologuant)

– Oû es-tu mon salaud ? Oû es-tu ? Tu devais te débrouiller ! Aujourd'hui, je dormirai ici, pendant toute la nuit je resterai ici et je t'attendrai.

Elle se lève, elle ouvre la porte et elle entre dedans..... !

La porte est fermée et la lumière de la porte de sortie est éteinte aussi.

Elle ne travaillera pas aujourd'hui. Elle n'a pas envie.

« Il y a de l'espoir, il y a toujours une lumière dans notre vie » elle monologue.

FIN